

L'Afrique du VII^e au XI^e siècle : cinq siècles formateurs

Jean Devisse et Jan Vansina

Introduction

La recherche historique des trente dernières années nous a appris, tout spécialement pour l'Afrique, qu'il n'existe guère de modèles uniformes, de périodisations automatiques qui puissent, sans grand danger, être appliquées, en particulier pour l'époque dont il s'agit ici. Même les grandes limites choisies pour ce volume — VII^e et XI^e siècles de l'ère chrétienne — sont, à bon droit, discutables. La première a bien entendu une portée réelle pour la partie septentrionale du continent, où apparaît l'Islam, au moins après le milieu du siècle; pour d'autres régions aussi, sans aucune référence à ce même Islam, où les VI^e et VII^e siècles correspondent, dans l'état actuel des recherches, à l'émergence de facteurs nouveaux qui vont se développer durant les siècles suivants: c'est le cas, tout particulièrement, pour l'Afrique centrale et australe; il est sans doute de saine méthode de rappeler que cette même date — le VII^e ou le I^{er} siècle après l'hégire — était naguère considéré comme très significatif pour l'Afrique de l'Ouest; il n'en est plus ainsi et la recherche a «gagné» environ un millénaire: les fondements des grandes évolutions étudiées dans ce volume se situent, en Afrique de l'Ouest, au I^{er} millénaire, voire au II^e avant l'ère chrétienne¹. Il en va de même pour le XI^e siècle. Très significatif pour l'Afrique de l'Ouest, où il marque l'enracinement du sunnisme malikite et une modification claire des

1. Travaux récents les plus significatifs: S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*b*; J. Devisse, 1982.

rapports de force entre musulmans et non musulmans, il n'a probablement pas la même importance dans d'autres régions du continent. Cependant, l'impression demeure qu'après 1100 un nouveau monde prend vie dans certaines parties du continent, par exemple avec la floraison des cités yoruba, des cités de la côte de l'Afrique orientale, avec la naissance de l'empire du Mali. Les siècles suivants voient l'épanouissement de royaumes en Afrique centrale, de royaumes nouveaux en Afrique occidentale et de l'expansion de pasteurs comme les Khoi, les Fulbe et les Baqqāra.

On a souvent tenté de trouver, pour caractériser l'ensemble de l'évolution continentale pendant ces cinq siècles, quelques traits généraux; aucun ne résiste réellement à l'examen, lorsqu'on pense à l'ensemble du continent ou à telle de ses parties. Ni l'expansion musulmane, si caractéristique au nord de l'équateur, ni ce qu'on a appelé « le second âge du fer » — sur lequel il faudra revenir plus loin — ne constituent des repères généraux indiscutables.

Ces constatations simples doivent nous inciter à la prudence: la recherche progresse vite et chacun de ses acquis remet en cause le kaléidoscope de nos certitudes antérieures; nul doute que le phénomène aille en s'accroissant dans les années qui viennent. C'est dire combien les conclusions que l'on peut aujourd'hui tirer de l'analyse de ces cinq siècles sont hypothétiques, fragiles dans plus d'un cas, provisoires assurément. Il n'en convient pas moins de les proposer à la réflexion des chercheurs et des lecteurs. Et tout d'abord de répéter que, pendant ces cinq siècles et pour la première fois aussi clairement, on peut suivre, avec toutes les prudences méthodologiques et toutes les nuances régionales indispensables, une série d'évolutions comparables dans l'ensemble du continent.

Au fil de ces siècles, la distribution géographique des principaux paysages socio-culturels de l'Afrique se stabilise et prend forme. On aperçoit le mûrissement d'économies, de formations socio-politiques, de représentations collectives qui sous-tendent le mouvement historique ultérieur. Pendant ces siècles se poursuit une lente germination qui explique la floraison qui suivra.

Le premier caractère général frappant, qui prend ses origines parfois bien avant le VII^e siècle dans certaines régions, est l'organisation d'espaces de sédentarisation où la production agricole devient dominante. Le développement des technologies constitue un deuxième fait majeur; ce développement entraîne une meilleure exploitation des ressources, la division du travail et l'accroissement des échanges. La complexité des pouvoirs devient lisible pour l'historien, en même temps que se dessinent les représentations collectives, les religions, les idéologies et l'ensemble des moyens d'expression culturelle qui vont en assurer la reproduction et la transmission pour les générations suivantes.

L'organisation sédentaire de l'espace

La sédentarisation ne constitue pas en soi un progrès; elle ne s'oppose pas, comme on le dit trop souvent, à la liberté des pasteurs semi-nomades ou nomades ou à la vie aléatoire des chasseurs-cueilleurs. Elle résulte partout

d'évidence, d'un rapport nouveau à l'environnement, rendu nécessaire à la fois par les changements climatiques, presque toujours défavorables, par la croissance démographique et la complexité croissante des sociétés qui cherchent à organiser leurs territoires. La sédentarité, très vraisemblablement, accroît la progression démographique et favorise la division du travail; elle rend d'autant plus nécessaire la progression de l'agriculture; celle-ci, qui correspond à une augmentation de la quantité de travail nécessaire à la production de la nourriture, constitue la meilleure stratégie de survie qu'inventent les groupes humains, en Afrique comme sur d'autres continents, mais elle ne trouve pas partout les conditions indispensables à son essor. L'étude de ces transformations, pour cette époque, commence seulement; elle est loin d'avoir fourni des résultats clairs pour tout le continent. Partout, cependant, où les enquêtes ont eu lieu — elles sont surtout dues aux archéologues —, elles révèlent l'importance de la recherche quantitative dans les modes de nourriture et l'intérêt — en quantité, en nature et en qualité — des variations observées dans les vestiges alimentaires.

Afrique centrale et australe

L'expansion bantou prend véritablement fin vers le VI^e siècle². Le sous-continent est occupé dès lors par des agriculteurs là où les conditions climatiques le permettent. Des complexes de production de nourriture appropriés se sont mis en place. Dans les forêts de l'Afrique centrale, on a mis au point une technique agricole axée sur un champ essarté par an. On y cultive des ignames, des bananes et des légumes; les cultures ne sont qu'un élément dans un complexe où la trappe et la cueillette gardent une grande importance. Au sud de la forêt, dans les savanes où sévissent les mouches tsé-tsé³, le système agricole est axé sur deux champs par an; un, essarté, en galerie forestière et un en savane. Les céréales dominent et le complexe est complété par la chasse plus que par la trappe, tandis que la cueillette n'est qu'une activité d'appoint. En Afrique orientale et du Sud-Est, ainsi qu'en Afrique centrale méridionale, la production de nourriture est fondée sur l'élevage du bétail bovin et sur l'agriculture de céréales cultivées en savane, les cultures principales étant des mils, du sorgho ou de l'éleusine suivant les conditions locales d'humidité. Les activités de chasse, de trappe, de cueillette ou de petite pêche sont moins importantes qu'en Afrique centrale. Comme dans bien d'autres régions, l'élevage l'emporte dans les régions plus sèches: il en va ainsi au Botswana, en Ouganda septentrional et au Soudan méridional, ainsi que dans les régions adjacentes du Kenya. Cependant, il ne s'agit pas toujours de la perpétuation de vieilles habitudes d'élevage. De spectaculaires progrès sont en cours, après 800, pour l'élevage des bovins. Des modes de vie entièrement pastoraux,

2. J. Vansina, 1984. D. W. Phillipson, 1977a; T. N. Huffman, 1982, p. 133-138 et chapitre 6 *ci-dessus*.

3. Il y aura lieu de reprendre en détail l'enquête sur la tsé-tsé, du point de vue historique. Voir J. Ford, 1971.

utilisant des bovins, n'existaient, vers 600 que dans la corne de l'Afrique, au Sahel, en marge du Sahara (surtout en Mauritanie?) et probablement dans un secteur allant du Soudan méridional à l'est du Nil Blanc jusqu'en Tanzanie centrale. Mais à partir du IX^e siècle se développe au Botswana une nouvelle variante du complexe économique⁴ de l'Afrique du Sud-Est. L'élevage y devient primordial. Il faudra plusieurs siècles pour mettre au point un système pastoral qui permettra aux Khoi d'aller occuper tous les sites favorables à l'élevage en Namibie et dans la province du Cap. Ils le feront à l'époque suivante.

Afrique orientale

En Afrique orientale au sens large, le mouvement historique de l'expansion pastorale est probablement lié à la diffusion des races de bovins à bosse (zébu et sanga), mieux adaptés à la chaleur sèche que les autres races. Ces races connues depuis longtemps en Égypte et à Axum se retrouvent en Nubie chrétienne. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, on ne les trouve qu'après 1200 dans la région du Nil Blanc et dans la corne de l'Afrique. Un auteur⁵ lie l'expansion des pasteurs nilotiques à l'acquisition de ce type de bovin après 1200 et y voit aussi le moteur de l'expansion des Masāi en Afrique orientale et des Baḳḳāra d'expression arabe au Sahel nilotique, toujours après 1200. Mais la race sanga, que l'on retrouve jusqu'en Afrique du Sud où elle a donné naissance à une autre race, est plus ancienne que la race zébu⁶. Elle se serait répandue au cours des siècles que nous étudions et elle a peut-être quelque chose à voir avec l'expansion khoï. Toute cette question reste à approfondir. Son importance est grande, car, outre les cas mentionnés, cette race aurait joué un rôle lors de l'installation de pasteurs dans la région des Grands Lacs, qui a eu lieu pendant la période qui nous préoccupe⁷ et surtout, elle aurait mené à une utilisation plus intensive de toutes les terres arides de l'Afrique de l'Est. L'Afrique du Sud-Ouest, trop sèche pour l'agriculture, n'a pas connu de changements très profonds, même si l'élevage des ovins y est pratiqué dès le début de l'ère chrétienne.

4. J. R. Denbow, 1979*a*, 1984.

5. N. David, 1982*a*, p. 86-87; 1982*b*, p. 54-55.

6. Sur cette race, voir H. Epstein, 1971. Des restes de thorax appartenant à la race sanga et datés d'environ + 1000 ont été découverts à Tsodilo, au nord-ouest de l'actuel Kalahari; voir J. R. Denbow, 1980, p. 475-476. Certaines statuettes représentant un bœuf à bosse, probablement sanga, datent du site de Klamomo (Zambie) (env. 1000). On a également prétendu que le zébu est présent à Madagascar bien avant l'an 1000. Voir planche Z 1, fig. 1, dans B. M. Fagan et J. Nenquin (dir. publ.), 1966. Voir également J. O. Vogel, 1975, p. 91, fig. 93, et comparer avec les autres figures de la page; B. M. Fagan, 1967, p. 65-70, illustration 67. Pour l'Androy (Madagascar), voir C. Radimilahy, 1981, p. 63.

7. Si on identifie leur arrivée avec le changement de style de céramique, on pourrait dater leur arrivée du VIII^e siècle. Voir F. van Noten, 1983, p. 62; M. C. van Grunderbeck, E. Roche et H. Doutrelepon, 1983*a*, p. 44; 1983*b*.

Afrique occidentale

L'Afrique occidentale connaît une évolution à la fois comparable et différente. Dans les zones forestières et les savanes riches, des phénomènes comparables à ceux dont il vient d'être question se produisent. La croissance démographique s'accompagne probablement déjà d'une destruction dangereuse des couverts forestiers. Les maigres indications que nous avons pour la Sierra Leone et le Libéria permettent de penser que des agriculteurs furent les premiers occupants de la région; dans les forêts de Benin (Nigéria), la progression des agriculteurs en forêt est particulièrement bien documentée⁸.

En zone de savane plus sèche et en zone sahélienne, l'évolution du climat dure depuis plusieurs siècles; cette péjoration fait sentir ses effets, localement, durant la période dont parlait le volume II de l'*Histoire générale de l'Afrique* et durant celle dont nous venons de traiter. Si nous ne connaissons pas encore par le menu la manière dont les choses se sont passées, l'accord est à peu près général sur le glissement lent du nord-est vers le sud-ouest ou vers le sud de peuples en cours de sédentarisation et de domestication des plantes. Là où n'existent pas les réserves d'eau que constituent les bassins fluviaux, eux aussi en cours d'organisation depuis des millénaires⁹, ils suivent les pluies et les minima nécessaires pour une véritable agriculture. La complexité des formes d'installation dans les plaines alluviales du Sénégal et du delta du Niger nous apparaît lentement; pour des raisons multiples et qui toutes ne sont pas économiques ou climatiques, ces deux terres encerclées par les fleuves deviennent des lieux de plus grande densité humaine et de plus grande complexité économique avant l'ère chrétienne¹⁰. Au dessèchement progressif des régions situées entre la rive nord des deux fleuves et le Sahara, qui s'accompagne de l'enfoncement des puits¹¹, du recul des agriculteurs et de leur remplacement par des pasteurs et, plus tard, par les chameliers, correspond une très vraisemblable « densification » sur les terres encore assez arrosées au sud de deux fleuves.

On est maintenant à peu près en mesure de dessiner les contours de quelques zones caractéristiques. Le Sahel est le domaine de l'élevage, où les populations se nourrissaient de lait et pratiquaient la cueillette de graminées et la chasse pour compléter leur alimentation; la culture n'y est possible que lorsque les nappes souterraines permettent le puisage et l'irrigation. La pêche, présente au Néolithique¹², a partout disparu et ce changement majeur a enlevé aux populations les bases les plus constantes et les plus abondantes de leur alimentation: on ne retrouve celles-ci que dans les vallées des fleuves; peut-être le « goût du poisson » conduit-il à l'achat, en zone sahélienne, de poisson séché

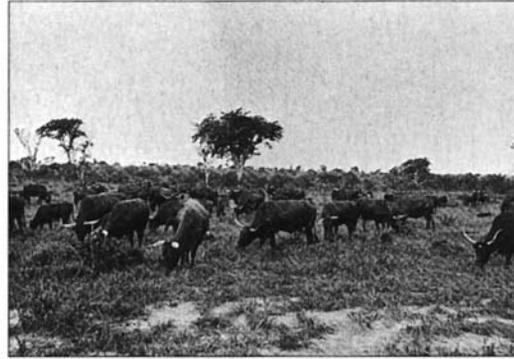
8. P. J. Darling, 1979.

9. J. Devisse, 1985.

10. *Atlas national du Sénégal*, 1977, planche 18 et commentaires.

11. Au XII^e siècle, al-Idrīsī (J. M. Cuoq, 1975, p.147 et p.152) précise — on le dit trop peu souvent — qu'au nord de la boucle du Sénégal « il y a des routes dont les points de repère ne sont plus connus et le tracé s'efface par suite de peu de voyageurs. *L'eau s'enfoncé de plus en plus profond dans la sol* (nous soulignons)... »; l'archéologie a confirmé cette information.

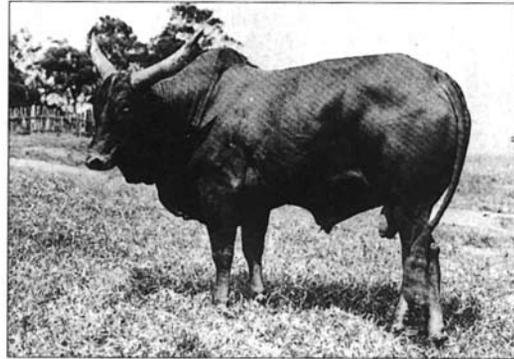
12. V. Roux, 1980.



28.1 a. *Troupeau de vaches afrikaander à Lubumba (Lomami, Zaïre).*



28.1 b. *Taureau pie-noir de race lugware au camp de l'Aru (Zaïre).*



28.1 c. *Taureau de Rwanda, âgé de sept ans et pesant 550 kilos (poids rarement atteint dans la région).*



28.1 d. *Génisse croisée Devon Afrikaander.*



28.1 e. *Taureau ndama à Kisamba Kivu, Zaïre.*



28.1 g. *Génisse Jersey à Kasese (Shaba, Zaïre).*



28.1 f. *Troupeau de vaches Friesland (Compagnie d'élevage et d'alimentation au Katanga), Shaba, Zaïre.*

ou fumé venu du sud mais aucune attestation archéologique ne permet encore de l'affirmer. La chasse elle-même ne fournit probablement pas de ressources suffisantes pour des populations en expansion démographique¹³. L'importation s'impose lorsque divers impératifs économiques contraignent les populations à vivre dans un environnement insuffisamment productif¹⁴.

Les vallées sont des espaces d'organisation complexe, en bandes parallèles au cours du fleuve, où les territoires sont probablement âprement disputés au fur et à mesure que se développent le nombre des habitants, la division du travail et l'organisation des pouvoirs. Les eaux sont le domaine d'une ancienne et solide implantation de pêcheurs¹⁵: ils pratiquaient certainement déjà, au VII^e siècle, le séchage — voire le fumage — et l'exportation du poisson¹⁶. Les eaux fournissent beaucoup d'autres éléments nutritifs: tortues, coquillages, chair de l'hippopotame et du crocodile¹⁷. Ensuite viennent les longues lanières étroites et complémentaires des cultures de décrue et des cultures plus difficiles lorsqu'on s'éloigne de l'eau, zones de sédentarisation par excellence, depuis des siècles déjà, lorsque s'ouvre notre époque¹⁸. Lorsqu'on suit le processus d'installation des agriculteurs sur les terres les moins sèches, on constate qu'il est très destructeur de l'environnement par des essartages de grande envergure¹⁹.

Lorsqu'on s'éloigne de quelques kilomètres de la zone privilégiée des bassins fluviaux — en particulier de l'immense delta intérieur du Niger —, il y a des vestiges de formes, très élaborées déjà, d'organisation de l'agriculture, économe en eau et habile à utiliser toutes les plantes utiles à la vie. Si les éléments de cette agriculture savante ne sont pas tous en place — les enquêtes archéologiques nous manquent encore — avant le VII^e siècle, il paraît hautement probable que nombre d'entre ces technologies fines d'exploitation du sol, porteuses d'« ethnies » très connues par la suite, comme les Serer, soient en cours d'organisation entre le VII^e et le XI^e siècle.

Les terres situées au nord des fleuves, dans la mesure où elles sont progressivement délaissées par les agriculteurs, faute de pluie, sont transformées en pâturages. L'expansion des Peul à partir du Sénégal actuel commence vraisemblablement dans ces zones dès le XI^e siècle, peut-être plus tôt; peut-être est-elle, elle aussi, liée à l'acquisition de zébus.

Sahara

Le Sahara et ses franges septentrionale et méridionale ont, durant les deux ou trois millénaires précédents, été lentement abandonnés par les hommes

13. A. Holl, 1983.

14. Al-Bakrī (1913, p. 158) fournit les informations sur ces importations.

15. G. Thilmans et A. Ravisé, 1983; J. Gallais, 1984; S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b.

16. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980b., pour Jenné-Jeno.

17. Al-Bakrī (1913, p. 173) décrit très bien la chasse à l'hippopotame par les riverains du Sénégal.

18. La culture du riz (*Oryza glaberrima*) est attestée par les fouilles de Jenné-Jeno. Reste à savoir s'il s'agit de riz irrigué ou de culture sèche.

19. B. Chavane, 1985.

insuffisamment nourris par les ressources en régression. L'introduction du chameau dans ces régions constitue, depuis III^e siècle de l'ère chrétienne, une révolution dans le domaine des transports, mais aussi dans celui de l'alimentation²⁰.

L'espace géographique des immensités du Sahara et de ses abords est totalement réorganisé. Les oasis ne sont plus les seuls points d'occupation. Elles deviennent des points d'appui dans des systèmes de transhumance qui utilisent tous les axes riches en puits. L'adoption du chameau permet les transports lourds sur de grandes distances, ce dont on doit tenir compte lors de toute discussion concernant l'essor des relations transsahariennes, phénomène qui prend de l'ampleur vers la fin de l'époque byzantine.

Les groupes d'éleveurs de chameaux et de maîtres des routes prennent, en quelques siècles, le contrôle du désert. Les populations sahariennes, largement berbérophones, jouent un rôle actif d'un genre nouveau, après quelques siècles d'engourdissement et la migration d'une partie d'entre elles vers les marges du désert. Cette remontée en puissance des maîtres du désert, coïncidant avec l'accroissement de la demande d'or par les États musulmans du Nord, va donner au Sahara, aux X^e et XI^e siècles, une importance historique qu'on ne lui avait pas connue depuis longtemps. Ainsi s'éclaire, entre autres, « l'aventure almoravide ».

Afrique septentrionale

En Afrique septentrionale, l'évolution des espaces de production est plus difficile à saisir, probablement en partie à cause des conséquences durables de l'ancienne implantation urbaine coloniale. La relation des campagnes avec ces vilies, dans ses refus et ses révoltes, est mieux connue, en général, que l'organisation des communautés productrices elles-mêmes. Tout au plus devine-t-on, par exemple, à travers les sources, que les Barghawāta du Maroc ont en main une économie cohérente, fondée sur le blé et capable d'exporter, au moment où les sources arabes en parlent (X^e-XI^e siècles); que le Sūs est producteur de canne à sucre — depuis quand et dans quelles conditions? — au IX^e siècle; que l'Ifrikiya, au IX^e siècle, époque à laquelle nous en possédons des descriptions, est une vaste zone de production, largement orientée vers l'exportation de ses produits par mer. Mais les fouilles archéologiques manquent, qui nous permettraient d'esquisser des constructions comparables à celles que nous possédons maintenant pour d'autres régions du continent.

Dans les diverses régions des vallées du Nil, organisées depuis longtemps, rien de spectaculairement comparable n'est à signaler. Ici, en Égypte au moins, les problèmes de nutrition ne sont plus ceux de la seule production mais ceux de la surconsommation urbaine et notre époque voit apparaître de profondes crises frumentaires, signe de l'entrée dans des temps économiques nouveaux: nourrir une agglomération comme Le Caire, qui compte plusieurs centaines de milliers d'habitants au XI^e siècle, pose des problèmes qui n'ont

20. R. W. Bulliet, 1975, p. 111-140.

aucune commune mesure avec ceux que connaissent les communautés productrices/consommatrices d'Afrique noire²¹. Ces crises sont si graves qu'elles mettent en cause la politique du pouvoir — quel que soit celui-ci — qui dirige le pays et nécessitent de fortes importations. La nourriture des habitants de l'Égypte est une affaire d'État; elle entraîne, à l'échelle du pays entier, la nécessité d'adopter une politique de production, de fiscalité, d'importation: elle échappe dès lors à peu près totalement à l'analyse que nous tentons pour le reste de l'Afrique.

La description qu'a laissée, après son voyage en Nubie (vers + 976), l'envoyé des Fatimides auprès du souverain de Dūnḡūla (Dongola)²², al-Uswānī, montre bien que nous sommes en présence d'un espace qui délimite des régions très différentes l'une de l'autre. Le nord de la Nubie, au nord de la 2^e cataracte, du Baṭn al-Ḥaḍjar, participe de l'économie égyptienne, même si elle est solidement tenue en main par le pouvoir chrétien de Dongola. Au sud de la 2^e cataracte, un monde économique nouveau apparaît²³. Les villages sont nombreux et productifs, nous dit le voyageur²⁴. Peu à peu, en gagnant, au sud, au-delà des dernières cataractes, le royaume le plus éloigné, 'Alwa, on entre dans une zone où le palmier et la vigne sont absents mais où apparaît le sorgho blanc « qui ressemble au riz et dont ils font leurs pain (?) et leur bière »²⁵. La viande est abondante en raison du grand nombre de troupeaux. Nous avons rejoint les sociétés d'Afrique noire et l'auteur avance d'ailleurs qu'il n'a pu obtenir, malgré sa curiosité et sa mission, à peu près aucune des informations qu'il désirait²⁶.

Ni l'Éthiopie ni Madagascar ne nous permettent, dans l'état actuel de la recherche, de savoir si des évolutions comparables s'y développent, si elles sont antérieures — dans le cas de l'Éthiopie — ou postérieures.

Mouvement des sociétés africaines

Contradictoire dans ses formes selon les lieux et les moments, le mouvement général des sociétés africaines, du VII^e au XI^e siècle, est, en gros, tourné vers la consolidation des situations antérieures, le rodage et la mise au point de complexes de production de nourriture correspondant à la croissance des besoins. Il existe certainement, durant ces siècles, un croît démographique naturel. Même si celui-ci est très lent et si nous n'en savons pas grand-chose nous ne pouvons le négliger. Il s'accompagne d'une dégradation croissante, dans beaucoup de régions, des relations à l'environnement. Les

21. Sur les famines, voir par exemple T. Bianquis, 1980, et le chapitre 7 ci-dessus.

22. Nous adoptons ici la forme arabe de ce nom, souvent donné sous celle-ci: Dongola. Il s'agit d'un site important sur lequel l'archéologie nous a récemment beaucoup appris.

23. Al-Uswānī (G. Troupeau, 1954, p. 282): « On ne voit plus ni dinar ni dirham [...]. Les monnaies ont cours en deçà de la cataracte pour commencer avec les musulmans, mais au-delà, les habitants ne connaissent ni vente ni achat. » (*Sic.*)

24. G. Troupeau, 1954, p. 283: « ... il y voit des palmiers, des vignes, des jardins et des prairies où se trouvent des chameaux ».

25. *Ibid.*, p. 283.

26. Sur cette période, voir W. Y. Adams, 1977; sur 'Alwa et les fouilles récentes, voir D. A. Welsby, 1983.

deux phénomènes se conjugent, probablement, pour donner naissance à de lents mouvements de population qui ne sont pas des migrations, mais que les recherches détectent peu à peu. C'est le cas du mouvement en retour du Transvaal vers le Zimbabwe, débutant apparemment au VIII^e ou au IX^e siècle et qui semble lié à des effets de surpeuplement; c'est le cas, dans le delta intérieur du Niger, de l'occupation, aux X^e et XI^e siècles, de banquettes hautes de la vallée du fleuve, jusque-là inexploitées²⁷. Dans ce domaine, une étude beaucoup plus fine des oscillations climatiques apporterait à nos connaissances de précieux compléments: des changements, même modérés et de courte durée, ont probablement provoqué des phénomènes de surpeuplement relatif ou, au contraire, créé des conditions momentanément plus favorables²⁸. On a, ces dernières années, sans résultats décisifs, tenté d'expliquer la migration des Banū Hilāl et des Banū Sulaym par des considérations environnementales²⁹.

Les nouvelles dynamiques de production conduisent bien entendu à des changements sociaux. Dans une certaine mesure, on peut estimer qu'à cette époque remontent les principaux processus d'intégration des groupes dans des sociétés cohérentes. C'est assurément un temps d'« ethnogenèse », d'absorption d'anciens groupes dans de plus larges et d'intégration linguistique relative, au moins localement; tout ceci n'allant ni sans drames ni sans luttes.

En forêt d'Afrique centrale, la spécialisation de chasseur-récolteur subsiste et les chasseurs maintiennent leur type physique pygmée. Mais ils vivent en symbiose étroite avec les agriculteurs, adoptent leurs langues et sont absorbés socialement et culturellement pour devenir une « caste » dans des ensembles larges. Dans la plupart des régions, les populations autochtones sont absorbées totalement avant la fin du XI^e siècle, ainsi au Zimbabwe et en Zambie³⁰. L'absorption est plus lente en Angola oriental et dans les parties adjacentes de la Zambie où l'on trouve encore un âge de la pierre tardif au XV^e siècle. Dans ces régions, les chasseurs-récolteurs reculent petit à petit, en particulier au fur et à mesure que les densités de population croissantes exercent une influence sur la distribution du gibier. Elles se retrouvent intactes au sud de l'Angola, sur des terres où les agriculteurs d'expression bantou ne pénètrent pas.

En Afrique de l'Ouest, des communautés déjà complexes s'installent à la lisière des forêts et dans les zones forestières. L'aménagement de leur espace associe chasseurs, cueilleurs et agriculteurs dans des sociétés plus complexes et où s'élaborent des réseaux internes de parentés fictives et externes d'alliances spatiales destinées à assurer la survie du groupe par un équilibre régional des forces. Dans la zone des fleuves, les choses sont encore plus complexes: la production fournit des surplus qui autorisent les échanges

27. R. M. A. Bedaux, T. S. Constandse-Westermann, L. Hacquebord, A. G. Lange et J. D. van der Waals, 1978.

28. L'explication climatique est souvent retenue, entre le VIII^e et le XI^e siècle, pour le plateau central du Zimbabwe. Voir le chapitre 24 ci-dessus.

29. Bibliographie dans J. Devisse, 1972, p. 67-69.

30. R. Gerharz, 1983, p. 26; D. W. Phillipson, 1977a, p. 247-252.

à moyenne distance³¹, et la division du travail se creuse entre producteurs spécialisés, même si se maintiennent les anciennes complémentarités entre chasseurs, cueilleurs, pêcheurs et agriculteurs. La nature des pouvoirs est désormais plus complexe.

Dans ces groupes plus sédentaires, fixés au sol, dans leurs environnements mieux exploités jusqu'à ce que la pression démographique condamne les groupes à des formes diverses de segmentation, les sociétés africaines développent des technologies nouvelles et pas seulement pour la production de la nourriture. Se mieux loger devient, à ce moment, un but assez évident : l'archéologie de la demeure en terre n'a pas encore livré beaucoup des informations qu'elle peut nous apporter. On peut du moins déjà verser au dossier, pour l'Afrique occidentale, les remarques de B. Chavane³² et celles de W. Filipowiak³³ qui pense — à tort selon nous — que l'usage du banco n'a été pratiqué, à Niani, qu'après avoir été introduit par les musulmans, mais qui dit aussi que l'argile locale était utilisée pour construire des cloisons sur clayonnage de bois dès le VI^e siècle ; les recherches de S. K. et R. J. McIntosh, décisives sur l'art de construire en argile à Jenné-Jeno, avant tout contact avec le Nord³⁴ ; les découvertes de R. Bedaux sur la région de Bandiagara³⁵ ; et les conclusions de L. Prussin sur les techniques de construction dans la savane³⁶. Pour ne pas évoquer la découverte de structures construites en briques crues à Tegdaoust³⁷ et à Kumbi Saleh³⁸, puisqu'elles sont contemporaines des contacts avec l'Islam, même si la certitude existe chez les chercheurs qui les ont mises au jour qu'elles ne constituent pas des techniques importées. Dans ce domaine comme dans tant d'autres, tout reste à faire pour sortir du sol africain les informations dont nous avons besoin. Il suffit de rappeler que le procédé des « voûtes nubiennes », connu dès l'Ancien Empire égyptien³⁹, fait une réapparition spectaculaire pour la couverture de nombreuses églises des royaumes chrétiens de Nubie, aux X^e et XI^e siècles, pour mesurer que l'étude de

31. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*b*. Dès l'époque antérieure à l'ère chrétienne. Et aussi R. Håland, 1980. Voir également, sur Ife, le chapitre 16 ci-dessus.

32. Par l'analyse des sols, B. Chavane (1985) a démontré que le groupe humain dont il a fouillé l'habitat, qui s'inscrit bien dans les IX^e et X^e siècles et qui se trouve sur la rive gauche du Sénégal, pas très loin du fleuve, construisait des maisons comportant des cloisons d'argile. Voir également sur l'utilisation de l'argile à Tondidaru, au vu^e siècle, P. Fontes *et al.*, 1980, et R. Håland, 1980.

33. W. Filipowiak, 1979.

34. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*b*. Voir également R. J. McIntosh, 1974.

35. R. M. A. Bedaux, 1972.

36. L. Prussin, 1981.

37. J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983, p. 85-93.

38. S. Berthier, 1983.

39. La technique, très particulière, de construction en « voûtes nubiennes » est clairement décrite dans G. Jéquier, 1924, p. 303-306. Pour l'époque chrétienne, on en trouvera des exemples dans U. Monneret de Villard, 1935-1957. Elles ont été récemment ramenées à l'attention des architectes par les travaux de Hassan Fathy ; voir H. Fathy, 1981, p. 60-61. De récentes fouilles aux oasis — à Balat — de l'Institut français d'archéologie du Caire ont mis au jour de vastes voûtes de ce type, datant de la fin de l'Ancien et du Moyen Empire. Le procédé a été réemployé avec succès aux XI^e et XII^e siècles pour la couverture des églises nubiennes en brique crue : voir E. Dinkler (dir. publ.), 1970.



28.2. *Maison en briques crues : pièce voûtée.*

[Source: © CNRS. *La prospection archéologique de la vallée du Nil au sud de la Cataracte de Dal*, Fascicule 2, publié par le Centre national de la recherche scientifique, Paris, 1975.]

l'architecture africaine reste tout entière à réaliser, qu'elle est possible et qu'elle a une grande importance historique⁴⁰. Bien entendu, les recherches sur la façon de concevoir les espaces de vie que sont les demeures procurent un accès direct à l'histoire des techniques, mais aussi à celle des sociétés.

Les techniques ; intérêt de leur étude

L'histoire des technologies africaines reste à écrire. Aussi devons-nous ici soulever plus de problèmes qu'en résoudre. Certaines technologies comme la céramique, la vannerie, le tannage, le travail du bois, de la pierre et peut-être l'extraction du sel étaient déjà millénaires avant 600. Aucune d'entre elles n'est immobile, avant ou après 600 : une technique comme celle de la fabrication des filets de chasse, assurément très ancienne, a bien évidemment évolué et il serait utile d'étudier cette évolution, entre l'Égypte, l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique centrale par exemple, en fonction des animaux chassés, des techniques de chasse et des types de sociétés et d'alimentation ; toutes les études anthropologiques montrent en tout cas qu'il y a un rapport entre les méthodes de tissage du filet, sa taille et la taille des mailles, son mode de conservation et d'emploi, d'une part, et les structures socio-économiques, d'autre part ; mais on ne connaît que quelques points qui jalonnent une évolution millénaire, non les continuités. De la même manière, ne connaissons-nous rien de l'évolution des techniques de production du sel, pas même celle des quantités produites et consommées. Celles-ci varient, à coup sûr, en fonction de la pression démographique mais aussi des formes de l'alimentation⁴¹.

Un des besoins les plus urgents en histoire et en archéologie africaine est l'étude soignée et détaillée des changements techniques et des circonstances qui les ont provoqués ou encouragés.

La céramique, les métaux et le tissage peuvent servir d'exemples, encore très incomplets, de ce qu'apportent ces études à l'histoire du continent.

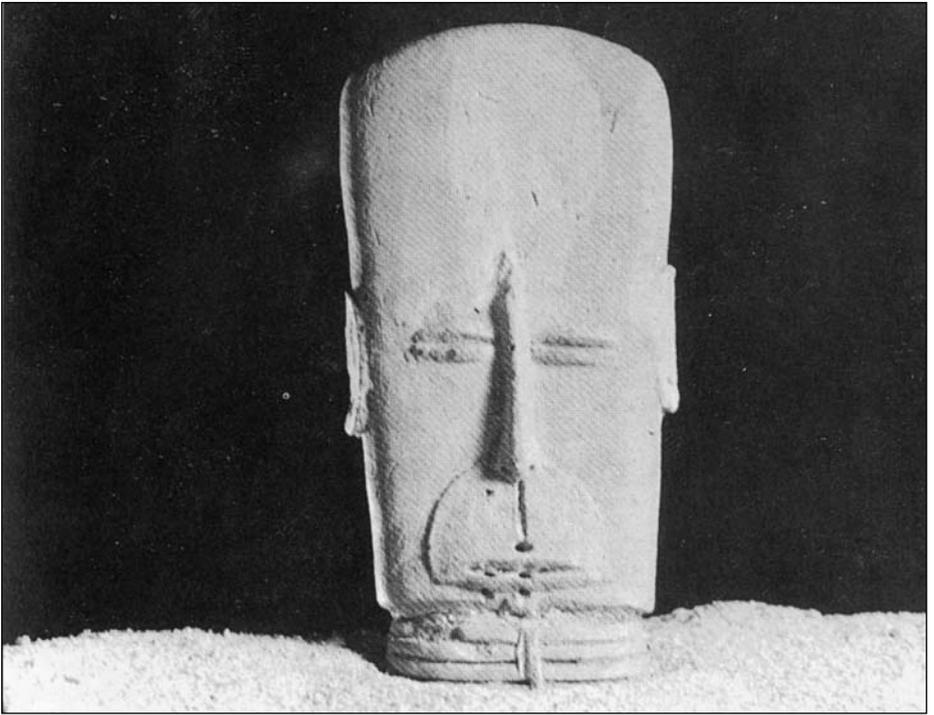
La céramique

La céramique date de neuf mille ans dans certaines régions de l'Afrique telles que l'Aïr au nord du Niger⁴². Son emploi est lié à des formes de plus en plus accentuées de sédentarisation, mais pas toujours à l'apparition de l'agriculture. On a pris l'habitude, en particulier en Afrique orientale et méridionale, de désigner certains types de céramiques par le nom du principal site où ils ont été découverts. Lorsqu'elles ont été datées par les fouilleurs dans des conditions satisfaisantes, elles ont alors servi d'indicateurs pour les chronologies séquentielles. On a ainsi souvent lié l'apparition de types de céramiques à l'apparition des âges du fer successifs — on

40. J. Devisse, 1981*b*.

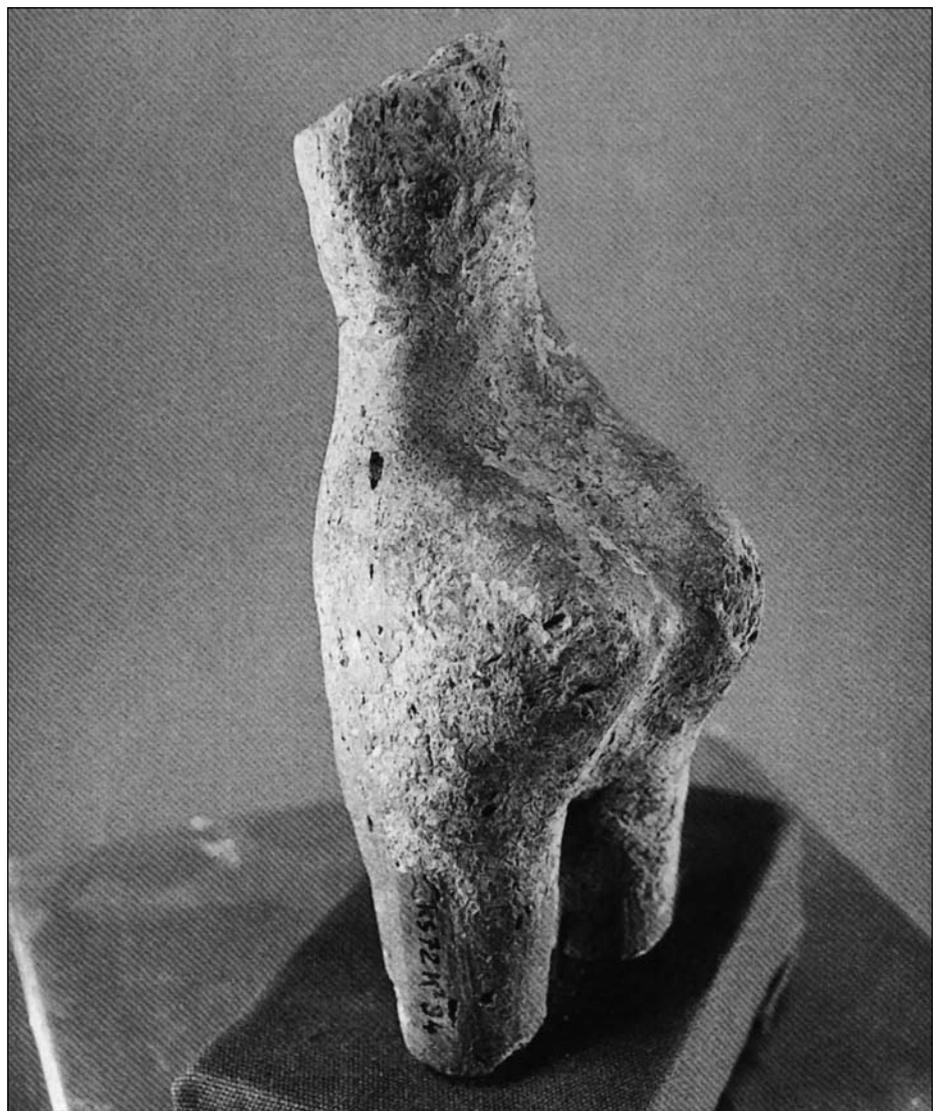
41. Voir J. Bernard (dir. publ.), 1982.

42. M. Cornevin, 1982 ; J. P. Roset, 1983.



28.3 a et b. La production de statuettes de terre cuite existait, sur le territoire de l'actuelle République du Niger, entre le VI^e et le X^e siècle. Un exemple de découvertes effectuées en 1983 et non encore publiées. [Source: B. Gado, directeur de l'Institut de recherches en sciences humaines, Niamey.]





28.4. *Torse féminine de terre cuite (fouilles de 1972; sondage de J. Devisse à Kumbi Saleh). Engobe ocre.*

[Source: IMRS, Nouakchott]



28.5. Pavement en tessons: coin d'une cour, mise au jour à Ita Yemoo, région d'Ife. L'échelle est en pieds.
[Source: ©Frank Willett.]

reviendra sur cette notion — et trop souvent, à la migration des peuples porteurs à la fois du fer, de l'agriculture et de ces céramiques⁴³. Aujourd'hui, la tendance se renverse. Les études de laboratoire viennent compléter les observations et classifications formelles⁴⁴. La production de céramique, qualitativement et quantitativement, devient un indicateur démographique, économique — qui donne des informations sur l'échange de l'aire de circulation des objets⁴⁵ —, culturel aussi. La série de révélations qu'a apportées l'archéologie ces dernières années est un indice de ce que va nous apprendre une archéologie plus sérieuse de la céramique africaine: la découverte des terres cuites anthropomorphes d'Ife, d'Owo, après celles de Nok⁴⁶, celles tout aussi remarquables du haut Niger⁴⁷, celles qui commencent à apparaître au Niger⁴⁸, les rares mais intéressantes pièces que les fouilles de Mauritanie ont fait apparaître⁴⁹, et les vestiges de pièces et de cours pavées à l'aide de fragments de bords de céramiques⁵⁰ constituent les éléments les plus spectaculaires d'un dossier qui s'enrichit très vite. Traitée comme un vecteur de la variation des techniques dans le détail (préparation des pâtes, cuisson, procédés d'imperméabilisation), comme un indice des variations du goût mais aussi comme un indicateur des objets disponibles, pour le décor dans l'environnement quotidien des producteurs, comme un bon indicateur de richesse — toute relative — et comme un mobilier essentiel dont la position dans les espaces habités informe très solidement les chercheurs, la céramique devient un objet essentiel pour notre connaissance du passé de l'Afrique, très spécialement pour l'époque étudiée dans cet ouvrage. A partir d'elle, en effet, les séquences sont à peu près certaines jusqu'à nos jours. On a en tout cas maintenant appris à traiter cette « marchandise » autrement qu'on ne le faisait naguère, sans esprit de système.

La céramique Leopard's Kopje, ainsi nommée d'après son site-type au Zimbabwe, est un élément dans la création d'une société bien plus complexe menant à la formation d'un État vers ou avant 900⁵¹. En revanche, l'apparition de la céramique kisalienne à Sanga, au sud du Zaïre, au VIII^e siècle, ne s'accompagne pas d'un phénomène de cet ordre⁵². On y verrait plutôt l'apparition d'une communauté de pêcheurs-agriculteurs d'un type nouveau. La nouvelle poterie du Rwanda du même siècle ou du siècle suivant pourrait être le signe d'un changement assez mineur quoiqu'il signale l'abandon de la

43. Bonnes informations dans D. W. Phillipson, 1977a. Sur l'abus de systématisation à propos des céramiques et de l'expansion des bantuphones, voir P. de Maret, 1980.

44. J. Devisse, 1981a; D. Robert, 1980.

45. A. Louhichi (1984) a fourni la preuve, par étude de laboratoire, que des céramiques étaient transportées à travers le Sahara, depuis la Tunisie ou l'Algérie actuelles, vers le Sahel. Voir également J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983.

46. E. Eyo et F. Willett, 1980, 1982.

47. B. de Grunne, 1980.

48. B. Gado, 1980, p. 77-82.

49. J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983, p. 188; D. Robert, 1980.

50. Sur ces pavements, voir F. Willett, 1967, 1971 et G. Connah, 1981. D'autres exemples ont été plus récemment mis au jour au Burkina Faso et au Bénin.

51. Voir chapitre 24 ci-dessus.

52. F. van Noten, 1982.

concentration des fonderies de fer. Mais il pourrait aussi signaler une transformation bien plus profonde découlant de l'intérieur de pasteurs spécialisés dans la société.

Les métaux

Il y a quelques décennies, on écrivait beaucoup sur la production des métaux en Afrique. Les discussions allaient bon train, d'autant plus vives qu'elles reposaient sur une information plus fragmentaire⁵³.

L'or africain est entouré, depuis longtemps, de légendes et d'une sorte de magie historique. Aujourd'hui où l'on en sait un peu plus, on passe enfin de l'imaginaire à des appréciations plus quantifiées⁵⁴. L'actuel Zimbabwe entre en scène à ce moment, dernière des régions productrices anciennes, après la Nubie et l'Afrique occidentale. Dans cette dernière zone, l'or alluvial était certainement exploité, comme celui de Nubie, avant 600. La demande pouvait être locale; elle a pu aussi provenir du nord du continent; en tout cas, il y a grande vraisemblance qu'il en ait été ainsi à l'époque byzantine⁵⁵. Les quantités étant faibles, il est peu probable qu'on procédait à l'extraction. Avec la mise en place des États musulmans, l'un des premiers utilisateurs de cet or étant sans doute les Aghlabides, la demande s'est accrue et au fil de toute la période étudiée ici, les exportations d'or ont été plus fortes. Il est extrêmement difficile d'affirmer qu'une technologie minière comportant le creusement systématique de puits a été développée avant le X^e siècle, même dans le cas de la Nubie. On peut penser que la découverte de plus en plus étendue de zones d'orpaillage actif a longtemps suffi à satisfaire la demande: vers 1100, on a aujourd'hui la certitude que de l'or des zones forestières d'Afrique occidentale était déjà aussi exporté vers le Nord. Il est certain — par le témoignage de sources écrites — que le creusement des puits existait au XIV^e siècle⁵⁶; l'archéologie en a aussi fourni la preuve pour le plateau du Zimbabwe⁵⁷. Étant donné que l'accroissement réel de la demande, en quantité, date des X^e-XI^e siècles et que personne n'a jamais montré, jusqu'à présent, que les quantités transportées étaient allées croissant du X^e au XIV^e siècle, il n'est nullement téméraire de penser que le creusement des puits existait au X^e siècle. Sans aucun doute possible, le maintien, très longtemps, des légendes relatives à l'or qu'on trouve dans les racines des plantes corres-

53. On peut faire le bilan, par exemple pour le fer, de ces discussions: N. van der Merwe plaide (1980, p. 500-501) pour une histoire de la « pyrotechnologie ». Voir également le compte rendu de J. E. G. Sutton (1984) faisant remarquer que déjà aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les fours de Buhaya sont différents de ceux du Rwanda; cette variabilité technologique se retrouve dans la région des Grands Lacs. Voir également P. L. Shinnie, 1971*b*; N. van der Merwe, 1980 et J. Devisse, 1985*a*.

54. On trouvera des éléments d'information dans plusieurs chapitres de ce volume.

55. Voir T. F. Garrard (1982), qui se fonde sur la métrologie et la numismatique.

56. Al-'Umarī, 1927, p. 81: « Le sultan (Mansa Mūsā) [...] me raconta aussi qu'il y avait dans son empire des populations païennes [...] qu'il employait à extraire l'or dans les mines. Il me dit aussi que les mines d'or consistaient en des trous que l'on creuse à la profondeur de la taille d'un homme ou à peu près. »

57. R. Summers, 1969.



28.6. *Bijou filigrané trouvé à Tegdaoust, Mauritanie (fouilles Denise Robert).*
 [Source: © Bernard Nantet.]

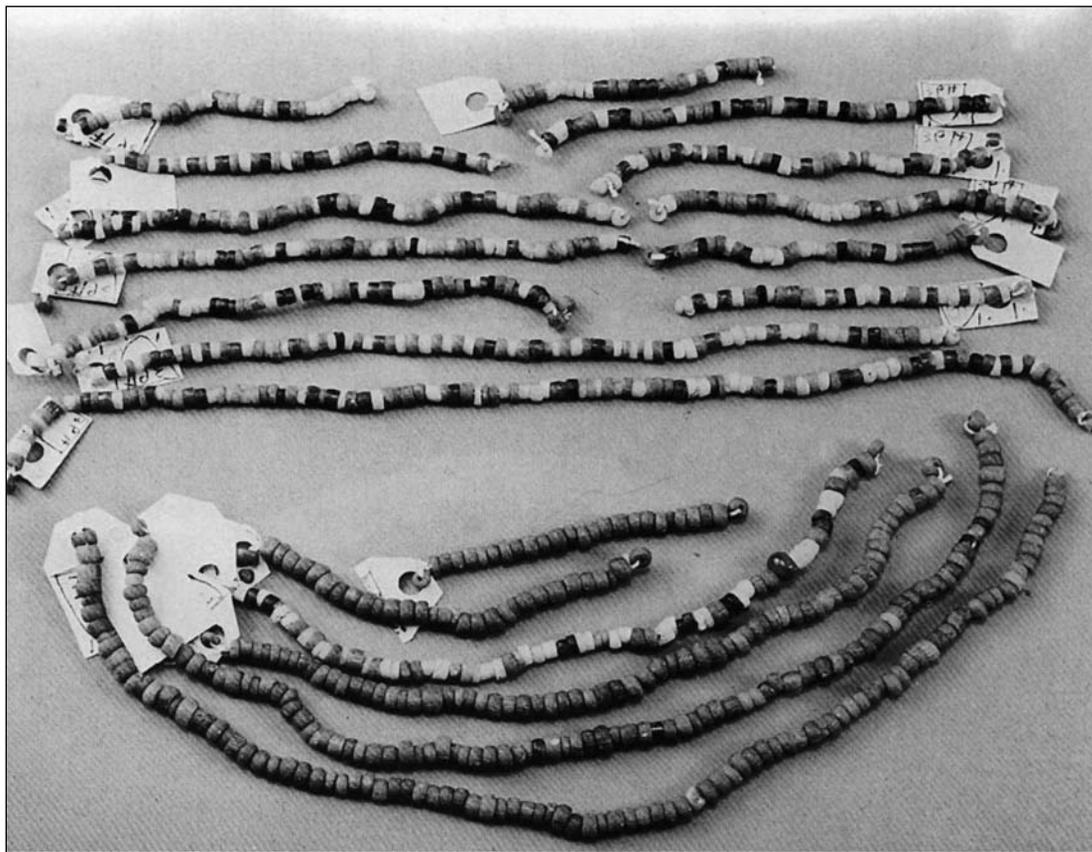
pond-il à un certain degré de réalité, si l'on songe à l'orpaillage, mais aussi au désir de n'en jamais trop dire sur les conditions réelles et les lieux exacts de production de l'or africain. La fusion du métal était connue dans les régions où il était exploité⁵⁸; il reste difficile et il serait probablement imprudent de dire que des techniques d'orfèvrerie n'existaient pas dans les régions productrices; probablement faut-il penser que le filigranage, si répandu en Andalousie et en Afrique du Nord dès le X^e siècle, a gagné le sud depuis ces régions: des bijoux filigranés datant du XI^e ou du XII^e siècle ont été retrouvés à Tegdaoust. Et le filigrane a été utilisé pour des objets en alliages cuivreux à Igbo-Ukwu, au Nigéria⁵⁹.

58. Pour Tegdaoust, voir chapitre 14 ci-dessus.

59. T. Shaw, 1970.



28.7. *Pendentifs en cornaline et colliers de perles en cornaline et verroterie provenant de la chambre funéraire d'Igbo-Ukwu. [Source: © Thurstan Shaw.]*



28.8. *Colliers de perles colorées provenant du dépôt d'objets royaux à Igho-Ukwu.*
[Source: © Thurstan Shaw.]

Au sud du Sahara, le cuivre, souvent et depuis très longtemps, le disputait à l'or comme métal apprécié et matière première d'objets de luxe⁶⁰. Dans ce domaine aussi, les surprises se sont multipliées ces dernières années et la recherche a fait d'énormes progrès. Les lieux de production de minerai et de fusion du métal sont, pour le VII^e siècle — et dans bien des cas beaucoup plus tôt —, plus nombreux qu'on ne le pensait naguère. La Mauritanie, le Niger — encore l'Aïr —, la Copperbelt (Ceinture du cuivre) (Zaïre et Zambie), le Transvaal (Phalaborwa), en produisaient et en exportaient pendant tous les siècles dont parle ce volume⁶¹. Le commerce de ce métal, attesté par les sources arabes des X^e-XII^e siècles et par certaines découvertes archéologiques, apportait certainement au sud du Sahara des cuivres et des alliages cuivreux venus du Nord; mais l'image que l'on peut avoir aujourd'hui de ce commerce est beaucoup plus complexe que naguère; on ne peut plus admettre ce qui était hier un dogme: que produits et techniques soient venus exclusivement du Nord. En Afrique centrale, le cuivre devient monnaie standardisée à partir de 900 et quoiqu'on n'ait pas encore trouvé des bijoux ou des emblèmes en cuivre au Transvaal, la mine de Phalaborwa produisait le métal et n'était sans doute pas la seule à le faire.

Les techniques d'extraction semblent s'être réduites au creusement de puits et de galeries horizontales; les systèmes de galeries profondes étaient rares, pour ce métal comme pour l'or, essentiellement sans doute à cause de la remontée des nappes après les saisons de pluies. On savait fondre le cuivre longtemps avant l'ère chrétienne en Mauritanie et dans l'Aïr, aux V^e-VI^e siècles dans la Copperbelt. Des moules à la cire perdue ont été retrouvés en fouille à Tegdaoust (Mauritanie): ils datent des VIII^e-IX^e siècles⁶²; des procédés très adaptés aux types différents du métal ont été reconnus à Igbo-Ukwu, où la cire était remplacée par du latex d'euphorbe⁶³. Tout, aujourd'hui, nous permet de dire que la métallurgie du cuivre et de ses alliages était parfaitement maîtrisée, en Afrique tropicale, aux VI^e, VII^e et VIII^e siècles. Martelage, repoussage, coulage au moule à la cire perdue se pratiquaient avec le métal approprié: bronzes au zinc ou au plomb, laiton — l'étain provenait probablement du centre de l'actuel Nigéria — fournissaient une gamme connue et utilisée à bon escient de métaux différents pour la production d'objets différents; même les soudures étaient effectuées selon les qualités connues des divers métaux; il faut noter, en passant, que certains cuivres et les alliages d'Afrique occidentale sont fortement arséniés, ce qui constitue probablement un indice important de provenance pour les objets retrouvés au cours des fouilles⁶⁴.

60. E. Herbert, 1984.

61. Importantes mises au point récentes: N. Echard (dir. publ.), 1983. On verra aussi avec beaucoup d'intérêt les travaux récents de D. Grebenart. Voir aussi pour l'Upemba, au Zaïre, P. de Maret, 1981.

62. D. Robert, 1980, sera publié; voir D. Robert-Chaleix, à paraître en 1989.

63. Ce qui laisse supposer une préadaptation de la méthode en zone sahélienne, riche en euphorbe.

64. C. Vanacker, 1983*a*.

Contre toutes les idées reçues naguère, l'existence d'une métallurgie du cuivre ancienne et bien maîtrisée s'impose aujourd'hui; elle ne conduit pas à exclure des types très divers de relation; avec les métallurgies méditerranéennes ou asiatiques et, sans doute, beaucoup de révisions s'imposeront-elles encore à nos schémas mentaux, au fur et à mesure que la recherche de laboratoire, en particulier, rendra plus solides nos connaissances.

Il n'en va pas autrement pour le fer. Dans le passé, on a construit une chronologie, que l'on espérait utilisable pour tout le monde noir, de deux âges successifs du fer, le «second âge» apparaissant justement durant les siècles dont nous nous occupons ici. On avait tenté de montrer que des différences significatives marqueraient le passage du premier au second âge: en particulier, une augmentation des quantités produites, une amélioration et une diversification des qualités, l'apparition de nouveaux modes d'installation, productrices de céramiques «caractéristiques». Des recherches plus récentes, une fois encore, ont mis ce «modèle» en déroute⁶⁵. Il est probablement dangereux de continuer à parler de ces deux séquences bien distinctes, surtout pour l'ensemble du continent et, une fois de plus, il va falloir nuancer les analyses⁶⁶ et admettre l'hétérogénéité des phénomènes et la diversité des dates significatives selon les régions.

L'histoire technologique du fer en Afrique reste encore très médiocrement connue, malgré des études poussées concernant certains sites métallurgiques d'Afrique occidentale et orientale et de Phalaborwa⁶⁷. Différents types de fer pouvaient être produits, mais nous ne savons pas jusqu'à quel point la production était contrôlée, ni comment les différents processus, de l'extraction au produit final, ont évolué, à commencer par la fabrication des fourneaux. Les plans ont changé, la manière de les utiliser a changé, le combustible a changé, le produit brut a été travaillé de manière différente et tous les outils nécessaires ont eux aussi été développés. Même la concentration ou la dispersion de l'industrie est mal connue. Nous savons qu'au Rwanda et au Burundi, un type de fourneau fut abandonné pendant la période envisagée et que l'industrie fut dispersée. Mais nous savons mal quel type de fourneau lui a succédé ni quels furent les effets sur la production ou sur la qualité du produit qui ont suivi la dispersion. Qu'il y eut dans le passé une activité technologique sérieuse est démontré par la distribution cartographique des types de fourneaux et d'équipement (soufflets, marteaux, masses, enclumes, pierres à tréfiler, etc.), ainsi que de combustible et de mode d'emploi⁶⁸. Toutes ces informations demeurent ponctuelles, mal coordonnées entre elles et privées, de ce fait, de leur valeur indicative essentielle par rapport à

65. Travaux récents très significatifs des raisons de cette remise en cause: P. de Maret, 1979; M. C. van Grunderbeck, E. Roche et P. Doutrelepon, 1983*b*; plus tôt: P. Schmidt, 1978.

66. Séminaire sur la métallurgie du fer par le procédé direct, Université de Paris I, EHESS, Paris, 1983. Actes à paraître. D'importantes contributions africaines ont été apportées à cette rencontre. Voir également J. Devisse, 1985.

67. Le site de Phalaborwa est situé dans le Transvaal, au sud-est de Mapungubwe et au nord de Lydenburg.

68. Voir par exemple W. Cline, 1937 ou L. Frobenius et R. von Wilm, 1921-1931, par exemple, plan des soufflets Heft 1, Blatt 4.

l'évolution technologique que l'on devine mais que l'on connaît très mal. Nous savons que le fer est présent, dans de nombreuses régions, à partir du VII^e siècle et qu'il fournit la matière première d'outils (haches, hoes de travail), d'armes (sabres, lances, armatures de flèches, pointes de harpons, couteaux), d'ustensiles divers (ciseaux, aiguilles), mais aussi d'objets de parure (colliers, bracelets, bagues). Nous savons aussi que, d'autre part on thésaurise : la preuve en est fournie par la présence de masses, souvent en forme d'enclume, trouvées parfois en contexte mais malheureusement non encore datées. Les constats ethnographiques servent au moins à poser certains problèmes : on se demande à quoi servait le fer, quelle était son importance réelle, comment il se situait par rapport au cuivre et à d'autres valeurs ou bijoux ou matières d'échange, région par région et époque par époque. Une histoire de la métallurgie du fer et de l'usage de ses produits est certainement destinée à bouleverser en partie nombre d'interprétations reçues.

Les tissus

Depuis des millénaires, on tissait en Égypte et en Nubie. Après le début de l'ère chrétienne, les techniques coptes avaient atteint des sommets jamais dépassés. Mais le coton comme matière première était récent. La plante avait probablement été importée à Méroé⁶⁹. Personne ne conteste l'importance et le rayonnement du tissage égyptien, en particulier entre le VII^e et le XI^e siècle⁷⁰. Les débats, très vifs encore une fois, portent sur le développement du tissage, tout spécialement à l'aide du coton, au sud du Sahara⁷¹. Les sources et l'archéologie apportent des éléments décisifs. Le coton était présent, dans les villages de la boucle du Sénégal, dès le X^e siècle⁷²; des tissus cousus à partir de bandes étroites ont été retrouvés chez les Tellem : ils sont datés des X^e-XI^e siècles⁷³. Il est important de savoir que le coton et son tissage se sont répandus en Éthiopie et, vers 900 déjà, dans le Mozambique méridional et à Mapungubwe⁷⁴. Le coton était cultivé et tissé en Afrique tropicale dès les IX^e-X^e siècles. Ce tissage requiert des éléments décisifs : les fusaïoles pour le filage et les métiers. Les découvertes archéologiques, dans ces deux domaines, sont encore rares et difficiles à interpréter. Les fusaïoles identifiés avec certitude⁷⁵ sont abondants pour les XIII^e-XIV^e siècles ; dans l'état actuel de nos connaissances, ils sont plus rares pour les périodes antérieures. Quant aux métiers, ils sont différents au Mozambique — mais on les connaît mal — et en Afrique de l'Ouest ; dans ce dernier cas, on peut les reconstituer grâce aux produits retrouvés

69. W. Y. Adams, 1977, p. 331, p. 371 (métier à tisser).

70. M. Lombard, 1978, p. 151-174.

71. R. Bosser-Sarivaxévanis, 1972, 1975.

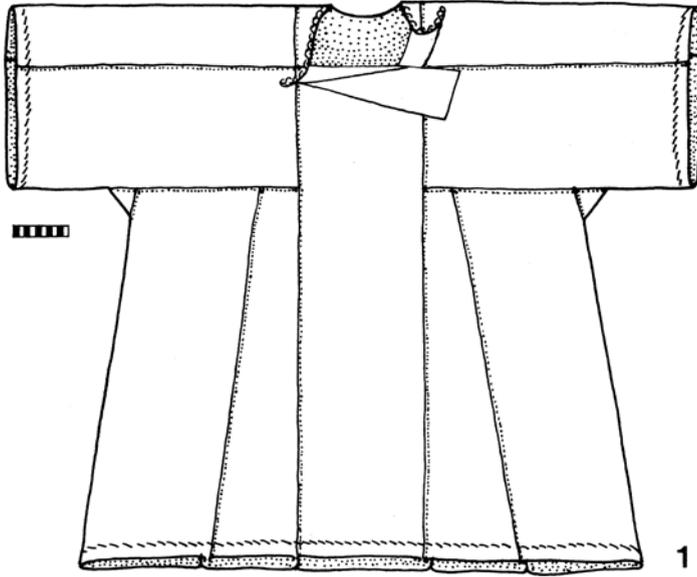
72. B. Chavane, 1980.

73. R. M. A. Bedaux et R. Bolland, 1980.

74. P. Davison et P. Harries, 1980 (fusaïoles à Mapungubwe, X^e et XI^e siècles).

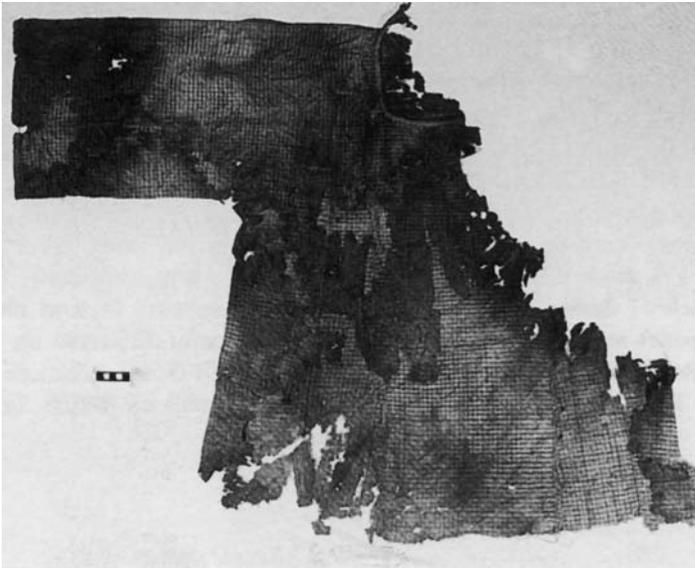
75. Il n'existe pas de différences formelles évidentes entre certains fusaïoles anciens et des objets destinés à de tous autres usages.

28.9 a à c. Tissus découverts dans les grottes de Tellern, au Mali.



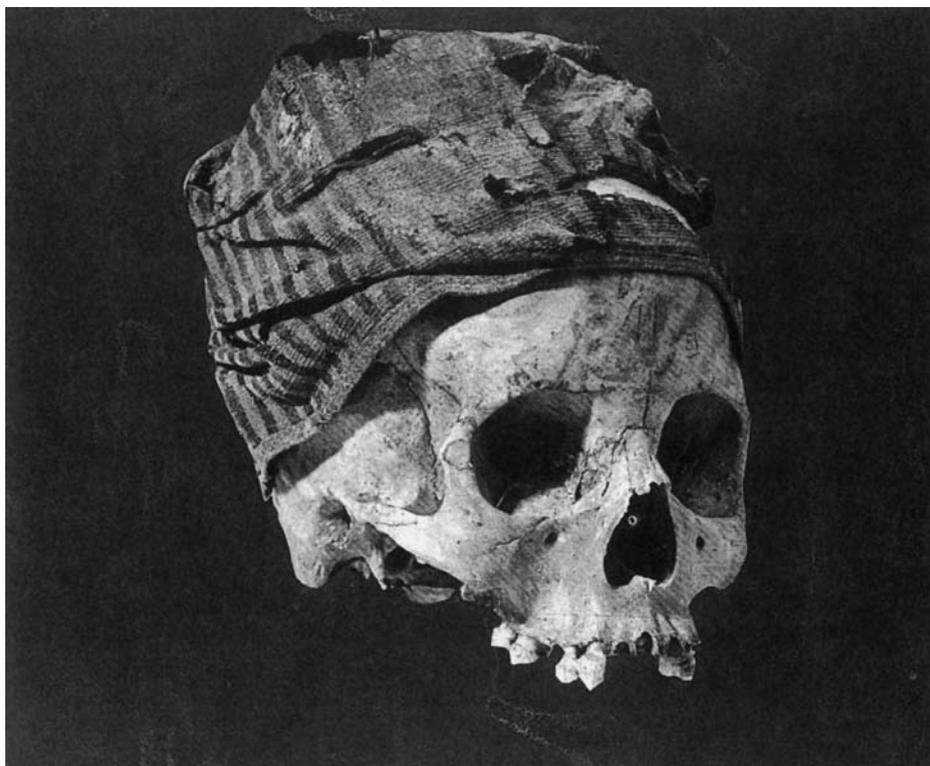
28.9 a. Dessin de reconstitution de la tunique à corps en trapèze (Z9) provenant de la grotte Z (XI^e-XIII^e siècles de l'ère chrétienne).

[Source: F. Stelling, Institut voor Antropobiologie, Ryksuniversiteit Utrecht.]



28.9 b. Tunique de coton à corps en trapèze (C71-186-1) provenant de la grotte C (XI^e-XII^e siècles de l'ère chrétienne).

[Source: G. Jansen, Institut voor Antropobiologie, Ryksuniversiteit Utrecht.]



28.9 c. *Crâne tellem (2337-N51), revêtu d'un bonnet de coton (C20-2) provenant de la grotte C (XI^e-XII^e siècles de l'ère chrétienne).*

[Source: G. Jansen, Institut voor Antropobiologie, Ryksuniversiteit Utrecht.]



28.10. *Fusaiïoles découverts à Tegdaoust..*

[Source: J. Devisse, Tegdaoust III, cliché n° 116, p.508.]



28.11. *Cuve à indigo dans le nord de la Côte d'Ivoire.*
[Source: J. Devisse.]

en fouille. Le métier étroit à deux lames était utilisé comme de nos jours; il permet de tisser de longues bandes d'une trentaine de centimètres de large et fut peut-être introduit avant 1000, sans doute à partir de la vallée du Nil⁷⁶. Le tissage et la vente des tissus devaient prendre, dans les siècles suivants, une très grande importance économique; ils sont générateurs de productions secondaires comme la culture de l'indigo; il importe donc de découvrir les origines de cette production qui fournissait non seulement et très rapidement les éléments nouveaux du vêtement, mais allait aussi, très rapidement, créer des signes de distinction sociale, des valeurs d'échange et de thésaurisation.

Il faudrait faire une place importante, ici, à la fabrication des nattes et des tapis, qui alimentait une forte exportation vers l'Orient depuis l'actuelle Tunisie dès le IX^e siècle, mais dont on sait très peu de choses dans le domaine des techniques.

En Afrique subsaharienne, on ne tisse pas que le coton⁷⁷. Le palmier à raphia produit une fibre qui peut être utilisée pour tisser⁷⁸. Là où croît ce palmier en Afrique occidentale et centrale, on le tisse sur un métier vertical ou oblique, assez large, comportant une seule lame principale. Nous ne savons pas depuis quand on le fait. Il n'est pas exclu que ce métier soit plus ancien que le métier ouest-africain, pas exclu non plus qu'il soit d'invention plus récente⁷⁹. Une des statuettes de Nok semble bien porter un tissu sur l'épaule; mais il n'est pas totalement certain qu'il s'agisse d'un tissu.

Le tissu de raphia est surtout important en Afrique centrale où l'on a développé les techniques de sa décoration à un haut degré avant le XVI^e siècle et où des carrés de raphia faisaient office de monnaie. Dans la zone forestière, mais il ne s'agit plus de tissage, *stricto sensu*, on a beaucoup développé la production du tissu d'écorce traitée par percussion. En savane ouverte, le cuir est resté la matière dominante pour le vêtement. Ces données vont contre l'argument qui avance que c'est sous l'impulsion musulmane que s'est répandue la pratique du tissage du coton, suite à la volonté de combattre la nudité. Ce raisonnement devient peu probant pour autant que d'autres techniques du vêtement étaient connues.

La démonstration de l'importance d'une histoire de la technologie et du fait que cette histoire reste pratiquement inconnue suffit pour le moment. Il s'agit ici d'une des lacunes maîtresses en histoire africaine. Des fouilles combinées avec des études ethnographiques pourront y remédier.

Le sel

Parmi toutes les productions dont les quantités se sont très vraisemblablement accrues pendant notre période⁸⁰, le sel représente un élément

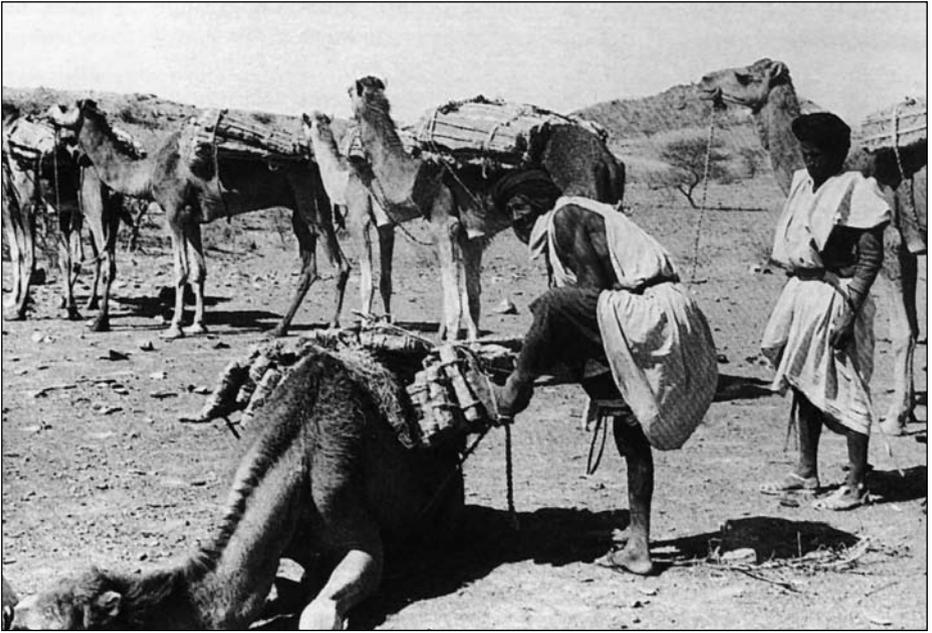
76. M. Johnson, 1977.

77. J. Picton et J. Mack, 1979.

78. H. Loir, 1935.

79. Peut-être y aurait-il intérêt à comparer son étude avec celle, en cours, du métier à tisser la soie que l'on trouve à Madagascar.

80. B. M. Fagan et J. E. Yellen, 1968; J. E. G. Sutton et A. D. Roberts, 1968; J. Devisse, 1972; D. W. Phillipson, 1977a.



28.12. *Production de sel, Walata: caravane venant de la sebkhra d'Idjil (Mauritanie), avec un chargement de barres de sel.*

[Source: © Bernard Nantet.]

particulièrement intéressant. Les techniques de sa production et de sa consommation recoupent tous les sujets que nous venons d'aborder; nous aurons bientôt à parler de sa commercialisation. Le sel s'obtient à partir des salines sahéliennes, éthiopiennes, orientales, sous forme de barres de sel gemme; la littérature est abondante sur ce point⁸¹. Il s'obtient aussi par évaporation d'eau de mer ou de lagune⁸², par cueillette d'efflorescences, comme dans la basse vallée du Sine-Saloum au Sénégal; et encore par des procédés très sophistiqués utilisant les cendres de plantes xérophiles pour en retirer le sel par lessivage⁸³. En outre, là où sel gemme et sel de mer n'étaient pas disponibles, on en est arrivé à cultiver les plantes productrices, dans les zones marécageuses en particulier. Cependant, la supériorité du sel de mer ou du sel du Sahara était telle que celui-ci s'exportait sur de très grandes distances; dans certains secteurs, notamment en Éthiopie, à certaines époques, le sel a pu être une monnaie. Plus encore que le poisson frais ou séché et que les mollusques, le sel était une source de revenus pour les riverains de l'océan; ils l'échangeaient contre les produits de toute sorte dont ils avaient besoin. On imagine mal l'installation de populations dans la

81. Voir par exemple D. W. Phillipson, 1977a, p. 110 et 150.

82. Étude anthropologique évocatrice: J. Rivallain, 1980.

83. L. Nduricimpa *et al.*, 1981; E. Torday et T. A. Joyce, 1910.

partie salée du delta du Niger — et cela eut probablement lieu pendant la période étudiée — sans apport de nourriture et d'outils depuis l'intérieur, mais grâce au sel cet apport ne posait pas de problème⁸⁴. De même, les habitants du Sahara se procuraient les céréales dont ils avaient besoin en les échangeant au Sahel contre le sel de leurs gisements. L'exemple du sel nous fait donc passer de considérations technologiques à la distribution inégale des ressources et au commerce qui en résulte.

Les diverses formes de commerce

Les échanges locaux, plus ou moins étendus, existent certainement depuis longtemps, pour certains produits essentiels comme le sel ou les métaux, pour des objets de parure aussi, qui sont transportés parfois sur de grandes distances.

Certaines zones, où le développement technologique est intense, deviennent des lieux de forte production de matières premières, d'élaboration de produits finis, des escales dans le transport de ces produits le long des réseaux qui se sont progressivement organisés. L'archéologie a, ces dernières années, totalement révélé l'existence de tels réseaux au sud des fleuves Sénégal et Niger, sur lesquels toutes les autres sources étaient muettes⁸⁵; ainsi se trouve beaucoup mieux éclairée la genèse d'ensembles politiques comme le Takrūr, le Ghana ou Gao. Au cours des cinq siècles que nous étudions, le commerce a pris un développement spectaculaire dont le fleuron est le commerce transsaharien. Il existait avant le début de l'époque un certain commerce interne au Sahel et sans doute des liaisons avec la vallée du Nil et avec l'Afrique du Nord, surtout par une liaison entre le lac Tchad, le Kawār et le Fezzān. Les indices que nous possédons (métrologie, numismatique, trouvailles en Afrique occidentale) permettent de poser l'hypothèse que ce fut l'adoption des transports par chameau qui rendit le commerce à grande distance rentable à travers le désert. Il n'en reste pas moins qu'à partir de 800 environ, une expansion explosive de ce commerce a eu lieu. Le système saharien classique avec les exportations de l'or et de vivres vers le nord contre l'importation de sel du désert et de produits manufacturés du Nord s'est mis en place à notre époque⁸⁶. Ce commerce s'étend même très loin vers le sud. Dès le IX^e siècle, il déverse probablement des milliers de perles à Igbo-Ukwu; ce site est aussi relié à la mer vers le sud⁸⁷. Et vers 1100, le commerce atteint les lisières de la forêt, dans la région qu'on appellera plus tard la Gold Coast (actuel Ghana). Au nord aussi bien qu'au sud du désert, l'expansion du commerce transsaharien a eu de grandes conséquences. Parmi elles d'abord l'épanouissement des organismes étatiques, du Maroc à l'Égypte entre le VIII^e et le XI^e siècle;

84. Dates à partir du IX^e siècle: M. Posnansky et R. J. McIntosh, 1976, p. 170; O. Ikime (dir. publi.), 1980, p. 68-72.

85. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1981; J. Devisse, 1982.

86. Voir chapitres 11, 12, 13, 14, 15 et 27 ci-dessus.

87. T. Shaw, 1970.

il en va de même, au sud, de l'Atlantique au Tchad, pendant les mêmes siècles. Ensuite, bien entendu, le commerce entraîna le développement de groupes de marchands plus ou moins fortement structurés et plus ou moins dépendants de pouvoirs politiques.

Le rôle de l'Éthiopie dans le commerce international s'effondre avec les changements importants dans le grand trafic de l'océan Indien du VI^e au VIII^e siècle : Adoulis perd son rôle et Axum périclité. La côte d'Afrique orientale prend au contraire bien plus d'importance, même si nous connaissons mieux, pour le moment, les étapes de sa transformation après le XII^e siècle qu'avant.

Dès le VIII^e siècle on trouve des traces d'importation de la côte somalienne à celle du Mozambique méridional⁸⁸. Ici aussi, l'or joue un rôle important, surtout au sud. Ici aussi, le commerce international s'inscrit dans le cadre d'un commerce régional vigoureux. On exporte de l'or, de l'ivoire, du bois et des esclaves, ainsi que quelques produits de luxe, les importations comprenant des produits de luxe, comme les perles et les tissus. Échange inégal déjà, mais échange inégal qui donne un coup de fouet au développement des communications internes ; on tente du moins de le prouver pour les régions du Limpopo⁸⁹ où ce commerce accélère ou renforce la construction de grands ensembles politiques.

Cependant, l'essor économique global et l'épanouissement commercial ne sont pas comparables dans toutes les sociétés du continent. Pendant ces siècles, l'Afrique du Nord fait partie du centre moteur d'une économie « mondiale ». Les technologies s'y développent par diffusion d'un bout à l'autre du monde musulman et avec elles certains systèmes de production ; par exemple, la plantation de canne à sucre ou de palmiers-dattiers⁹⁰. La création culturelle d'un monde musulman et arabe facilite et intensifie les contacts, plus encore sans doute que les tentatives d'unification politique. L'Égypte, la Tunisie, les premières villes musulmanes au Maroc deviennent de grands centres de manufactures qui exportent notamment vers l'Afrique occidentale. L'Afrique orientale est liée de manière encore plus complexe à l'économie du monde musulman, mais aussi aux économies asiatiques de la Chine, de l'Inde⁹¹ et de l'Insulinde.

Il reste au contraire des régions qui sont peu ou pas concernées par le commerce international. L'Afrique australe et l'Afrique centrale en fournissent les exemples les plus probants, encore qu'en Afrique centrale, une zone commerciale régionale centrée autour de la Copperbelt se développe qui est, indirectement, en contact avec l'océan Indien avant 1100. Son dynamisme repose sur l'échange de produits de différents environnements et de gisements de sel. A en juger par des époques plus tardives, on échangeait sel et

88. Voir chapitres 22 et 26 ci-dessus et P. J. J. Sinclair, 1982. La présence de Zandj en Chine et en Indonésie peu après 700 indique l'étendue du trafic, même à une date antérieure à celle des villes trouvées à ce jour.

89. Voir chapitre de ce volume.

90. A. M. Watson (1983) en fait le bilan le plus récent et peut-être exagéré.

91. Al-Idrīsī, au XII^e siècle, signale que du fer est exporté de la côte de l'actuel Kenya en direction de l'Inde. Voir chapitre 21 ci-dessus.

fer, poisson et tissus de raphia, huile de palme et huile de *mbafu*, du bois de teinture rouge, et le trafic général allait surtout du nord au sud, traversant les zones écologiques. En Afrique centrale toujours, le fleuve Zaïre et une partie des affluents servait sans doute déjà de moyen de communication bon marché, quoiqu'on n'en ait pas encore trouvé la preuve avant l'époque qui suit celle qui nous occupe.

L'intérieur de l'Afrique orientale fait problème. On n'y a pas trouvé trace d'importations et on en a conclu qu'il n'existait pas de liens entre ces régions et la côte pourtant adjacente⁹². La chose est difficile à croire. Peut-être ces importations se limitaient-elles à du sel et à des tissus, les produits exportés étant, outre l'ivoire, d'autres objets de luxe comme ces grands cristaux de roche affectionnés par les Fatimides⁹³. De toute façon, les rapports avec le commerce intercontinental étaient au mieux indirects. En outre, ce secteur ne constituait pas une zone régionale de commerce unique. Quelques petits centres de production (de sel surtout) se laissent reconnaître, desservant sans doute des aires assez réduites. Plus au nord, en Ethiopie, le commerce régional a sans doute survécu et s'est probablement étendu avec l'extension des fondations monastiques et le transfert du centre du royaume au Lasta. L'Éthiopie méridionale, notamment le Shoa, a vu se développer ses liens avec l'extérieur et l'implantation de marchands musulmans exportant par la côte de la Corne. Les royaumes chrétiens du Nil restaient eux aussi assez isolés du commerce intercontinental. Deux économies très différentes y coexistent; l'une, d'autoconsommation, concerne la grande majorité des populations; elle n'est pas forcément stagnante comme on l'a vu plus haut. L'autre a un double moteur. D'un côté, les complexes traités d'échanges avec les musulmans, qui fournissent à la cour nubienne et aux privilégiés des produits méditerranéens (tissus, vins, céréales) en échange des esclaves⁹⁴. La recherche de ces derniers rend nécessaire le second volet des relations commerciales avec l'Afrique tchadienne, avec les zones du continent placées au sud de la Nubie; la circulation de productions céramiques nubiennes au Dārḥur et à Koro Toro, au nord-est du lac Tchad, a commencé d'apporter la preuve que ces relations existaient. Il est remarquable que pas un mot n'en soit dit par al-Uswānī, dans la relation dont il a été question⁹⁵, alors que ce missionnaire fatimide parle des relations entre Dūnkūla et la mer Rouge, à partir de la grande boucle que décrit le Nil: « L'hippopotame abonde dans cette contrée et de là partent des chemins dans la direction de Sawākin, Bādī, Dahlak et les îles de la mer Rouge⁹⁶. »

Ce tableau commercial montre qu'une bonne moitié du continent était déjà impliquée dans des échanges à grande échelle et que dans la plupart des autres parties se formaient des réseaux régionaux. Une véritable absence de

92. Encore que se pose le problème des parentés constatées entre céramiques de l'intérieur et céramiques côtières de production locale (voir par exemple H. N. Chittick, 1974, sur Kilwa).

93. Provenant peut-être du plateau de Laikipia où ils sont communs (communication personnelle de J. de Vere Allen).

94. Sur cet aspect du commerce, voir L. Török, 1978.

95. G. Troupeau, 1954. Voir plus haut.

96. *Ibid.*, p.285.

réseau même régional, est rare, mais se présenterait dans quelques poches: Namibie et région du Cap, forêts du Libéria et des régions adjacentes peut-être, intérieur de l'Afrique orientale et une partie des savanes entre le Cameroun et le Nil Blanc. Mais peut-être cette impression ne provient-elle que de notre ignorance.

La situation continentale n'en reste pas moins très neuve par rapport à l'époque précédente. L'intégration du Sahara, de l'Afrique occidentale, de la côte orientale et de l'intérieur d'une partie du Zimbabwe et du Transvaal dans un commerce intercontinental est neuve, comme l'est le développement des réseaux de commerce régionaux. Ce dynamisme commercial est un premier fruit de la sédentarisation et de l'ajustement des systèmes de production que nous avons décrits. Malgré les inconnues, nous en savons désormais assez pour affirmer que cette époque représente un départ sur la base duquel les économies et le commerce se développeront encore en intensité, en volume et en complexité entre 1100 et 1500. Les réseaux régionaux se développeront et se souderont, toujours en position subalterne par rapport aux aires du commerce international. Et vers 1500 il ne restera guère plus de secteur en-dehors d'une aire commerciale régionale. A notre époque donc, des communications sur de vastes parties du continent ont été forgées et ont articulé les paysages humains, véhiculant des idées et des pratiques sociales avec les biens échangés.

Les sociétés et les pouvoirs

L'histoire sociale du continent reste elle aussi à écrire pour l'époque dont nous nous occupons. Nous ne savons quasiment rien pour le niveau fondamental, celui de la régulation des liens du sang, de la résidence commune et du travail commun. Même l'histoire des institutions qui organisent ces relations comme la famille, la grande famille (souvent appelée lignage)⁹⁷, le ménage, le mariage, les groupes de travail constitués, reste inconnue. Ces institutions laissent peu de traces dans les sources écrites ou archéologiques. De surcroît, elles ont peu de visibilité, pour fondamentales qu'elles soient, à cause de leur permanence même. Cette apparence est celle de données stables liées à la nature humaine. Cependant il n'en est rien, bien que nombre de chercheurs s'y soient laissé prendre, comme si clans, lignages et mariages avaient toujours fonctionné de la même manière.

Les conséquences de la division du travail sont plus visibles, même si le vocabulaire, là aussi, tend à nous induire en erreur et à nous conduire au schématisme. Il ne fait aucun doute que la division du travail progresse spectaculairement du VII^e au XI^e siècle, que les sociétés se stratifient. L'analyse et la classification des phénomènes est encore peu avancée. Il est relativement plus aisé, dans certaines zones du continent, de montrer qu'apparaissent

97. Le terme lignage est plus un terme idéologique qu'un concept rendant compte de réalités sociales. Voir A. Kuper, 1982*b*.

alors de fortes différences de statuts économiques et sociaux (des classes) que de comprendre, autrement que par l'application de schémas théoriques abstraits, comment fonctionnent, dans les faits, les rapports entre ces classes. On voit vivre en Afrique septentrionale, en Nubie, en Éthiopie, des aristocrates dont la propriété foncière, quelle qu'en soit l'origine, constitue la base de puissance. En Afrique du Nord, cette aristocratie groupe autour d'elle de nombreux clients (*mawālī*); elle protège parfois des groupes de non-musulmans et possède des esclaves, domestiques, travailleurs ou guerriers; elle a une puissance suffisante pour contraindre parfois les détenteurs officiels du pouvoir à composer avec elle. Il put en être à peu près de même en Nubie ou en Éthiopie. Plus au sud, les choses sont moins claires; les discussions sont encore vives, entre chercheurs, sur l'existence, pour cette époque, de classes bien différenciées; plus encore sur la réalité de castes fermées, comparables à celles que connaît, dans quelques cas, l'Afrique des périodes plus récentes. L'allusion, souvent citée, d'al-Mas'ūdī à ceux qui exhortent la foule et les princes à vivre en conformité avec les exemples donnés par les ancêtres et les anciens rois⁹⁸ ne doit nous conduire ni à penser qu'il s'agit là de « griots » ni qu'ils sont « castés ». Le rappel, fréquent lui aussi, de la présence de « griots » dans l'entourage de Sunjata, au XIII^e siècle, ne constitue une preuve que de leur existence à l'époque où les traditions qui parlent d'eux ont été fixées ou remaniées: sur les dates de ces fixations ou remaniements, la discussion aussi est loin d'être terminée.

Les recherches les plus récentes, au moins pour l'Afrique de l'Ouest, vont plutôt dans le sens d'une apparition récente des castes que dans celui de leur ancienneté⁹⁹. Il faut donc probablement travailler encore beaucoup et aborder lucidement toutes les hypothèses de recherche possibles avant de figer trop vite une description des sociétés, en pleine transformation et à des stades différents de cette transformation, selon les lieux.

Si l'on revient un instant aux situations vraisemblables, entre le VII^e et le XI^e siècle en Afrique centrale, les choses sont bien différentes de celles que vivent alors le nord ou l'ouest du continent. En Afrique équatoriale, une certaine division du travail, en partie régulée par la symbiose en cours entre agriculteurs et chasseurs-récolteurs, est apparue. Les gens de la forêt se sont, dans certains cas, attachés certains groupes de chasseurs (surtout pygmées) en leur fournissant de la nourriture (bananes surtout) et des instruments en fer, plus tard aussi certaines pièces d'équipement comme les lourds filets de chasse en échange de gibier et de miel. Cette symbiose requiert des excédents importants de nourriture; elle n'a pu se développer avant que la banane devienne culture de base, ni avant l'époque où la densité des agriculteurs s'était accrue au point de gêner les chasseurs. Pour cette raison, nous pensons que ces symbioses se sont développées pendant l'époque étudiée dans ce volume. Il faut remarquer que cet arrangement diffère du tout au tout des relations commerciales régulières entre agriculteurs en forêt et pêcheurs professionnels qui leur fournissent poisson, poterie et sel végétal en échange

98. J. M. Cuoq, 1975, p. 330 (al-Mas'ūdī).

99. Points de vue intéressants dans A. R. Ba, 1984.

de la nourriture végétale. Ces relations, plus anciennes, se sont nouées dès l'occupation de ces régions. Elles se situent sur un pied d'égalité, ce qui n'est pas vrai pour les relations symbiotiques.

Bien entendu, et surtout lorsque l'archéologie permet d'en prendre la mesure précise, le lieu où l'on peut le mieux saisir les transformations sociales en cours est la ville. On le voit bien à Tegdaoust¹⁰⁰ et aussi en examinant les tombes de Sanga, où l'inégalité se lit de manière croissante, le temps passant. L'histoire du processus d'urbanisation est, lui aussi, en pleine révision¹⁰¹. On a longtemps pensé qu'il était lié exclusivement à l'influence musulmane; de fait, les musulmans ont été de grands fondateurs de villes dans toutes les régions où ils ont vécu à cette époque et pendant les plus récentes. Mais on voit aujourd'hui de mieux en mieux que des agglomérations urbaines ont existé avant l'Islam: la démonstration a été fournie de manière spectaculaire pour Jenné-Jeno¹⁰² mais aussi dans le cas du sud-est du continent¹⁰³; ces exemples sont plus décisifs que ceux concernant des villes où l'installation des musulmans a joué un rôle évident, comme c'est le cas à Kumbi Saleh¹⁰⁴, à Tegdaoust¹⁰⁵ et à Niani¹⁰⁶. Il est de la plus grande importance pour l'avenir de cette recherche sur l'urbanisation que soient poursuivis et développés les travaux déjà si fructueux conduits à Ife¹⁰⁷, à Igbo-Ukwu¹⁰⁸, à Benin¹⁰⁹, à Begho et à Kong¹¹⁰.

De même faudra-t-il développer les recherches sur Nyarko, à la lisière des gisements aurifères de la forêt au Ghana moderne, qui est une ville dès le XI^e siècle¹¹¹. On découvrira sans doute encore d'autres centres proto-urbains ou urbains fondés pendant cette époque. On pense à Kano, Zaria et Turunku et aux cités les plus anciennes du bas Shari.

Cette urbanisation de l'Afrique occidentale met en question une série d'idées reçues, notamment celle que le phénomène urbain a été plus ou moins tardivement implanté par des marchands du nord de l'Afrique. Contrairement aux impressions que laissent la masse des travaux ethnographiques ou ceux

100. J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983.

101. J. Devisse, 1983, par exemple.

102. S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980*b*.

103. Voir chapitre 24 ci-dessus.

104. S. Berthier, 1983.

105. J. Devisse, D. Robert-Chaleix *et al.*, 1983, p. 169.

106. W. Filipowiak, 1979.

107. F. Willett, 1967 et 1971. D'une manière générale, le développement des agglomérations yoruba — villes et villages — mérite la poursuite des études déjà entreprises. Voir le travail utile et peu connu de O. J. Igué, 1970-1980. L'auteur fait largement appel à l'ouvrage connu de A. L. Mabogunje, 1962.

108. T. Shaw, 1970. Plus récemment, voir le chapitre 16 ci-dessus et E. Eyo et F. Willett, 1980, 1982.

109. G. Connah, 1972.

110. Recherches conduites par l'Institut d'art, d'archéologie et d'histoire de l'Université d'Abidjan, sous la direction de M. Victor T. Diabaté.

111. J. Anquandah, 1982, p. 97. De façon générale, l'urbanisation au Ghana mérite également une étude: depuis quand était vivante la ville de Ladoku, proche d'Accra et florissante au XVI^e siècle (J. Anquandah, 1982, p. 70)?

des anthropologues sociaux jusqu'il y a peu de temps, l'Afrique occidentale n'était pas une juxtaposition de villages réunis en ethnies dont les cultures et les langues distinctes et rurales se jouxtent sans s'influencer. Les villes, dès qu'elles apparaissent, deviennent des centres culturels qui irradient de vastes aires autour d'elles. La complexité des espaces culturels et sociaux s'est constituée avant le XI^e siècle; c'est ce qui explique la diffusion de langues comme le manden, le yoruba et le hawsa. L'échelle de ces sociétés, leur dynamisme interne et leur évolution ont donc été méconnus pendant longtemps.

Des interrogations nouvelles, de même type, peuvent désormais porter sur les comptoirs de la côte orientale et de Madagascar, leurs substrats africains et malgache et la place des commerçants musulmans dans leur développement¹¹²; dès maintenant, on se demande si, en Afrique orientale — mais jusqu'à quelles limites au nord et au sud? —, la culture swahili, avec laquelle la répartition des villes semble coïncider, n'est pas, dès ses débuts, une civilisation urbaine: le débat est très ouvert¹¹³. Les comptoirs situés au Mozambique actuel¹¹⁴ ont entretenu des contacts avec la vallée du Limpopo et indirectement apporté une contribution à la création d'un premier centre proto-urbain à Mapungubwe, centre administratif et premier jalon d'un développement qui mènera à la création de la ville de Zimbabwe au XIII^e siècle.

Il n'y a pas lieu d'être moins attentif, au nord du continent, à la création, à cette époque, de villes importantes sur lesquelles, parfois, les recherches sont encore très réduites. Si l'on connaît bien l'évolution de Fès, de Kayrawān, de Marrakech, de Rabat, par exemple, il existe au contraire très peu de travaux sur Sidjilmāsa ou Tāhert — créations du VII^e siècle —, sur Sadrāta et l'ensemble du Mzāb, sur Ghadāmes, sur les villes égyptiennes et nubiennes de la moyenne vallée du Nil¹¹⁵.

Cette période formative a donc été aussi celle d'une restructuration des espaces par une urbanisation nouvelle. Ce phénomène n'a touché somme toute qu'une moitié du continent; il n'en reste pas moins une caractéristique typique pour toute l'Afrique.

La conquête musulmane de la partie septentrionale du continent, après une brève période d'unité théorique sous l'autorité des califes orientaux, a conduit à un morcellement politique de grande importance pour l'avenir. Des États naissent, en Égypte, en Tunisie actuelle, mais aussi autour de cités importantes comme Fès, Tāhert, Sidjilmāsa. Ils prennent de plus en plus de consistance aux IX^e et X^e siècles. Ils utilisent en particulier l'or d'Afrique

112. Voir chapitres 13, 14, 15, 21 et 25 ci-dessus. L'expansion des comptoirs jusqu'au sud du Sabi date du VIII^e siècle (P. J. J. Sinclair, 1982).

113. T. H. Wilson, 1982.

114. Voir chapitre 22 ci-dessus. Voir également: « Trabalhos de arqueologia... », 1980, et P. J. J. Sinclair, 1982.

115. Sur Kūs, centre caravanier de haute Égypte, voir J. C. Garcin, 1976. Sur l'importance des stèles funéraires comme document pour l'histoire démographique, économique et culturelle, voir M. 'Abd al-Tawāb 'Abd ar-Rahmān, 1977. Sur les villes de Nubie, en particulier l'importance des fouilles polonaises à Faras et à Dongola, se reporter au chapitre 8 ci-dessus. Sur les fouilles récentes à Sūba, capitale du royaume nubien le plus méridional, voir D. A. Welsby, 1983.

occidentale, le plus souvent pour assurer la qualité de leur monnayage. Les bases territoriales de cette organisation étatique sont renforcées, en Ifrīkiya d'abord, en Égypte ensuite, sous les Fatimides¹¹⁶. Les épisodes plus troublés du XI^e siècle ne remettent pas en cause un fait qui s'impose peu à peu : la territorialité de pouvoirs dynastiques musulmans, particulièrement en Tunisie et en Égypte, puis au XI^e siècle au Maroc almoravide, devient une réalité plus ou moins stable, plus ou moins permanente. Des États musulmans, leurs fonctions, leurs rouages, s'installent pendant cette période, même si les dynastes changent, même si des incidents plus ou moins graves comme la révolte d'Abū Yazīd¹¹⁷, « l'invasion Malienne »¹¹⁸ ou les attaques chrétiennes depuis la Sicile perturbent, parfois profondément, les chances du contrôle territorial étatique et de la continuité dynastique.

En Afrique occidentale, l'organisation d'États a probablement débuté avant 600, mais devient évidente pendant l'époque étudiée ici. Gao, Ghana, le Kānem, sont aujourd'hui apparemment bien connus, encore qu'il reste beaucoup à travailler sur la genèse de l'État dans ces trois cas. Mais il existe bien d'autres zones, moins privilégiées jusqu'à présent par la recherche et pour lesquelles l'existence de pouvoirs étatiques ne fait plus de doute pendant la période envisagée. C'est certainement le cas du Takrūr sur les origines duquel une thèse récente jette une lumière neuve¹¹⁹. Notre insuffisante information nous conduit, au-delà de ces acquis, à considérer que les pouvoirs africains ne sont que des « chefferies » sans grande consistance territoriale : est-il légitime d'envisager ainsi le cas d'Ife ? Faut-il penser que le pouvoir de Sumaoro Kanté, dans le Soso qui rivalise avec le Ghana et les *mansaya* mande jusqu'à sa défaite devant Sunjata au XIII^e siècle, n'est pas encore un État ? La recherche a encore beaucoup à apporter dans ce domaine aussi. Et que se passe-t-il chez les Hawsa, chez les Yoruba ?

La présence de fortifications à l'ouest du bas Niger, dans les pays qui deviendront le royaume du Benin, indique une concentration du pouvoir à caractère territorial mais aussi une âpre lutte pour agrandir l'assiette territoriale des différents États en formation. Cela contraste avec la situation à l'est du bas Niger où l'absence de fortifications pourrait indiquer, soit une unité territoriale dirigée par Igbo-Ukwu, soit la présence d'une forme d'occupation des terres et de structures politiques totalement différentes : comment faut-il, politiquement, interpréter la découverte d'une tombe somptueuse à Igbo-Ukwu ?

En Afrique du Nord-Est, on assiste à l'apogée des royaumes chrétiens formés au VI^e siècle, en particulier dans les trois sections de la Nubie, où

116. Voir les chapitres 7, 10 et 12 ci-dessus.

117. Sur ce sujet, une étude nouvelle, qu'achève de rédiger une chercheuse algérienne, M^{me} Nachida Rafaï, fera ressortir, à partir d'une nouvelle traduction des sources arabes, l'âpreté de la lutte qui a opposé Abū Yazīd aux Fatimides.

118. La discussion demeure assez ouverte sur les conséquences économiques, sociales et politiques de cette « invasion ». Une récente traduction du texte fondamental d'al-Idrīsī (M. Hadj-Sadok, 1983) apporte des éléments nouveaux de réflexion.

119. A. R. Ba, 1984.

l'épanouissement économique et culturel est évident au XI^e siècle encore¹²⁰. L'Éthiopie est plus mal en point mais la monarchie s'y réenracine, après l'effondrement d'Axum, au Lasta, dès le XI^e siècle; en même temps, une série de principautés musulmanes se constituent à l'est et au sud, atteignant les lacs éthiopiens.

L'organisation d'un pouvoir dominant par ville semble la règle pour la côte orientale. Au Zimbabwe actuel, un État se constitue au X^e siècle, dont la capitale est Mapungubwe, et le Grand Zimbabwe apparaît dès le XIII^e siècle. En Afrique centrale ou à l'intérieur de l'Afrique orientale, des développements territoriaux à grande échelle ne se perçoivent pas encore. Tout au plus peut-on dire qu'à Sanga les données montrent une lente évolution vers la « chefferie », évolution qui devient vraiment probante seulement à la fin du I^{er} millénaire¹²¹.

En dehors de ces développements, nous n'avons aucune donnée directe au sujet d'autres types d'organisations politiques. On peut arguer qu'en Afrique de l'Est et du Sud-Est, l'organisation spatiale des sites d'habitation indiquerait un gouvernement collectif exercé par des chefs de grands groupes et fondé sur une idéologie de la parenté. Mais tout récemment¹²², cette ligne de raisonnement a été mise en cause. Elle s'appuierait trop sur des analogies dérivant de la littérature ethnographique des deux derniers siècles. N'empêche que dans l'état actuel des connaissances, on constate d'abord la perpétuation du pouvoir de dominants sans doute installés avant le VII^e siècle. Il n'existe dans de tels cas, ni prééminence dynastique, ni hiérarchies, ni fortes différences du niveau de vie. Le fait qu'il s'agit de sites agglomérés indique qu'un gouvernement collectif est probable. Les données indiqueraient aussi que le territoire ainsi contrôlé serait exigu, limité peut-être à un terroir correspondant au village. Des exemples tout à fait comparables peuvent être étudiés dans les zones forestières d'Afrique occidentale.

Les représentations collectives : religions, idéologies, arts

Une partie importante du continent africain est partagée entre deux monothéismes. L'un est en constante progression du VII^e au XI^e siècle : c'est l'islam¹²³; l'autre, le christianisme, disparaît de tout le nord de l'Afrique¹²⁴

120. Il suffit de se reporter aux descriptions des monuments retrouvés, à Dongola par exemple, par les fouilleurs, en particulier églises et palais royal, pour mesurer que, en face d'un pays certainement assez pauvre, l'État nubien possède des biens importants et joue un rôle international. Sur Aiwa et les fouilles récentes, voir D. A. Welsby, 1983 : ces travaux confirment le dynamisme économique et culturel nubien au XI^e siècle.

121. P. de Maret, 1977-1978.

122. Critique de M. Hall, 1984.

123. Voir chapitres 3, 4 et 10 ci-dessus.

124. Ses dernières manifestations culturelles et ses derniers vestiges y datent du XI^e siècle. Voir chapitre 3 ci-dessus.

où il s'était implanté à l'époque romaine et ne subsiste solidement qu'en Nubie et en Éthiopie; une forte minorité chrétienne survit en Égypte. L'un et l'autre des deux monothéismes ont construit une civilisation à vocation universelle qu'ils tendent à substituer, pour une part plus ou moins large selon les lieux et les dates, aux cultures antérieures. Le christianisme n'a pu surmonter, loin de là, les divisions internes qui sont, dans une large mesure, nées de son union intime avec les pouvoirs post-romains. Ni les coptes, ni les Nubiens, ni les Éthiopiens ne se rattachent à Rome, et pas même à Byzance. Pour brillantes que demeurent ces chrétientés africaines, riches en particulier en monastères, elles vivent sans grands rapports avec les mondes extérieurs, au moins pour ce qui est de la Méditerranée. Il faudrait étudier, en particulier pour l'époque qui est ici en cause, leurs relations avec les chrétiens d'Asie, séparés de Rome et de Byzance eux aussi, en particulier avec les Nestoriens, dont l'organisation ecclésiale s'étend jusqu'en Chine; trop peu de questions ont été posées dans ce domaine.

L'influence de l'Islam, ensemble religieux et culturel qui traverse le monde connu de l'Asie à l'Atlantique et sépare, pour longtemps, les Noirs d'Afrique des peuples du nord de la Méditerranée, devient de plus en plus forte, au fur et à mesure qu'est mieux réalisée l'unité. Celle-ci a été, au X^e siècle, fortement menacée par le triomphe momentané du chiisme fatimide dans toute l'Afrique musulmane. Au XI^e siècle commencent les progrès du sunnisme, appuyé en Afrique, sur ceux du droit malikite. C'est un style de vie qui peu à peu s'impose, fait d'observance juridique et sociale et de respect des règles fondamentales de l'Islam. Peu à peu, les normes musulmanes vont triompher, dans les terres profondément islamisées, des habitudes culturelles plus anciennes. On peut estimer en gros qu'il en est ainsi dans tout le nord du continent à la fin du XI^e siècle¹²⁵. Des progrès sont réalisés au Sahel et sur la côte orientale de l'Afrique; mais le triomphe culturel de l'Islam ne sera réel, dans ces derniers cas, qu'à l'époque suivante. Encore devons-nous probablement tenir compte beaucoup plus, à l'avenir, des situations de compromis auxquelles sont condamnés les détenteurs du pouvoir, lorsqu'ils se convertissent à l'islam, au Sahel ou ailleurs, en face de sociétés dont les normes religieuses de fonctionnement, ancestrales, ne sont pas compatibles avec certaines exigences de l'Islam¹²⁶. Ce qui explique à la fois la lenteur de certains progrès, le caractère urbain, pendant longtemps, de l'islamisation et la violence indignée des juristes pieux contre les souverains « laxistes », violence dont les effets s'étendent sur des siècles, à partir du XIV^e siècle surtout; violence dont un premier exemple est peut-être à rechercher dans l'islamisation par les Almoravides de certaines régions de l'Afrique occidentale à la fin du XI^e siècle.

125. Voir chapitres 2 et 4 ci-dessus. Sous l'apparence de l'unité subsistent bien des survivances intéressantes de cultes syncrétiques, du christianisme, du judaïsme, du kharidjisme. Ce n'est pas le lieu d'en parler ici.

126. Un exemple de compromis dont parle al 'Umari pour le XIV^e siècle encore: le Mansa Mūsa du Mali a révélé, au Caire, qu'il existait dans son empire « des populations païennes auxquelles il ne faisait point payer la taxe des infidèles, mais qu'il employait à extraire l'or dans les mines ». Voir également le chapitre 3 ci-dessus.

Il serait beaucoup plus important, pour les historiens, de connaître ce qu'était alors la religion africaine. Quelques bribes d'information ne sont, pour nous, interprétables qu'à l'aide de connaissances relatives à des périodes bien plus récentes. On parle volontiers de « faiseurs de pluie », de « charmes », de « culte des ancêtres », d'« idoles » — le mot vient de sources monothéistes — de « sorcellerie ». Une approche de ce genre masque notre ignorance ; elle insiste sur les rassurantes continuités et élimine toute évolution ; elle reste dangereusement vague. Nous rencontrons ici une autre grande lacune, encore, de la recherche sur l'Afrique ancienne, une lacune qui ne pourra être comblée que partiellement et en développant de nouvelles méthodologies.

La conception que les cultures adoptent des pouvoirs auxquels elles confient la direction des sociétés est, bien entendu, à la fois reliée aux idéologies dominantes et aux structures économiques. On a vu, plus haut, la diversité probable des formes concrètes du pouvoir. Les monothéismes placent tout pouvoir dans l'éclairage d'un service de Dieu et d'une délégation d'autorité consentie par lui : même si l'imam de Tāhert ne ressemble pas au pouvoir imamal des Fatimides, même si ceux-ci se veulent plus étroitement liés à Dieu et aux vicaires du Prophète que les *amīr* aghlabides ou les princes idrisides ; dans tous les cas, c'est au nom de Dieu et de son Coran que ces dynastes gouvernent. Il n'en va pas autrement dans le rapport à Dieu chez les rois nubiens et chez les négus d'Éthiopie, encore qu'on connaisse mal, pour cette époque, l'analyse théorique de ce rapport à Dieu¹²⁷.

Il en va autrement dans l'Afrique demeurée fidèle à sa religion et aux structures socio-culturelles qu'elles ont engendrées. Le développement de grands États a fait apparaître une conception du pouvoir intéressante et originale, souvent improprement appelée « royauté divine ». Depuis plus d'un siècle, les savants ont remarqué que les idéologies de la royauté se ressemblent fortement d'un bout à l'autre de l'Afrique au sud du Sahara. Le détenteur de ce pouvoir est « sacré », c'est-à-dire respecté tant qu'il remplit les conditions du contrat humain qui le lie à son groupe ; et aussi redouté, contraint de transgresser — et lui seul — les règles ordinaires de la vie sociale ; l'exemple le plus souvent retenu de ces transgressions est l'inceste. Ce personnage a une action positive sur l'environnement et la fécondité, sur la pluie et l'eau, sur la nourriture, sur la paix sociale, sur la vie de la collectivité. Il possède, par tacite consentement, des pouvoirs supranaturels inhérents à sa fonction ou obtenus par une accumulation de charmes. La reine mère ou les sœurs ou même la femme du roi jouent un rôle rituel important. Certains points d'étiquette et des symboles associés à la royauté sont fort semblables partout. Le roi ne saurait avoir de défaut physique. Ses pieds ne peuvent toucher la terre nue. Il ne peut voir du sang ou des cadavres ; il demeure invisible pour le peuple et cache son visage ; il ne communique avec autrui que par des intermédiaires. Il mange en cachette et nul ne doit le voir boire. G. P. Murdock est allé jusqu'à dire que tous les royaumes africains se ressemblent

127. Alors que celle-ci est parfaitement analysable dans le cas du christianisme romain. Voir par exemple J. Devisse, 1985.

comme les pois d'une même gousse¹²⁸. Manque-t-il gravement à l'une de ses obligations, en particulier comme régulateur des récoltes dans l'intégrité de son corps ou par excès de pouvoir, le personnage en question est plus ou moins sommairement éliminé physiquement¹²⁹. Ici sans doute se place la plus forte différence concrète dans l'exercice du pouvoir par rapport aux mondes méditerranéens.

Naguère, on expliquait les ressemblances entre pouvoirs africains par une commune et unique origine pharaonique. Cette opinion est moins linéairement reçue aujourd'hui et l'on insiste plus volontiers sur l'ancienneté, l'origine locale et l'enracinement dans les rites et croyances locales de certaines caractéristiques de ces pouvoirs: leurs rapports à la terre nourricière, à la chasse, à la pluie, par exemple. On pense aussi que ces pouvoirs se sont emprunté, de proche en proche, les éléments les plus séduisants et spectaculaires: une certaine uniformisation a pu naître de ces emprunts. Un exemple suffit: celui des cloches simples ou doubles en fer, avec bords soudés et sans battants. Ce type d'emblème s'est développé en Afrique occidentale mais on le retrouve vers 1200 au Shaba, à Katoto, pour la cloche simple, tandis que la cloche double apparaît à Zimbabwe au XV^e siècle. Or, la cloche simple est associée à l'autorité politique et surtout militaire, la cloche double à la royauté à proprement parler. Il y a donc eu diffusion du Nigéria au Zimbabwe (et au royaume de Kongo) avant 1500 et du Nigéria au Shaba avant 1200, probablement encore pendant les siècles dont nous parlons ici¹³⁰. Voilà un signe tangible de la diffusion d'un élément du complexe de la royauté « sacrée », et ce par des voies encore inconnues.

Une idéologie de la royauté était certainement aussi associée à la création d'un royaume à Mapungubwe. Nous pensons savoir qu'ici la connection entre le roi et la pluie a été cruciale. Le roi était le pluviateur suprême contrôlant le régime des pluies. C'est une qualité évidemment cruciale dans un pays où ce régime est variable et où toutes les récoltes en dépendent. Mais nous ne savons quasiment rien au sujet d'autres éléments de cette idéologie. Celle de Zimbabwe en sera la descendante et quand nous avons des données à son sujet — mais cinq siècles plus tard —, une bonne partie des éléments que l'on trouve en Afrique occidentale sont aussi présents ici.

Ainsi, les facteurs qui favorisent l'apparition de tel ou tel caractère de cette royauté « sacrée » sont-ils fort changeants à travers le temps et l'espace. Il faut donc, ici encore, se garder de tout esprit de système. Étiquettes, rituels, croyances, symboles, ont varié de siècle en siècle et d'endroit en endroit. Même au XIX^e siècle, ils n'étaient pas identiques d'un royaume à

128. G. P. Murdock, 1959, p. 37.

129. Un exemple dans al-Mas'ūdī, 1965, p. 330: « Dès que le roi (des Zandj) exerce un pouvoir tyrannique et s'écarte des règles de l'équité, ils le font périr et excluent sa postérité de la succession. » La mise à mort du roi pour défaut physique ou après un nombre donné d'années a fait l'objet d'une vaste littérature. Aucun cas n'a pu être démontré, malgré la présence de ces règles comme normes idéologiques dans beaucoup de royaumes.

130. J. Vansina, 1969.

l'autre et la liste des « traits de la royauté sacrée » est une liste composite. On retrouve rarement tous ses aspects rassemblés dans chacun des royaumes. La similarité de Murdock est donc en partie fictive.

La complexité des aspects du pouvoir apparaît presque physiquement pendant la période en cause. Dans les régions où le commerce devient essentiel, le pouvoir ne peut être étranger à une forme ou à une autre de son contrôle; et pas davantage à la maîtrise de l'or, du cuivre ou du fer par exemple. Ainsi apparaissent des aspects du pouvoir qui n'existent pas dans une société de chasseurs-cueilleurs ou dans un groupe agricole simple. Les souverains de Ghana étaient assurément tenus, comme d'autres, d'être physiquement forts: la feinte racontée par al-Bakrī pour cacher la cécité de l'un d'eux suffit à l'attester¹³¹; c'est tout de même le pouvoir commercial de ces mêmes souverains qui a le plus retenu l'attention des auteurs arabes.

Ainsi, l'histoire des pouvoirs apparaît-elle, en définitive, en Afrique comme ailleurs, beaucoup plus liée aux transformations économiques et sociales qu'à l'idéologie: celle-ci crée, au fur et à mesure que de besoin, les justifications et les rituels nécessaires à la stabilité et à la légitimité des fonctions. Que s'est-il dès lors passé lorsque deux légitimités se sont affrontées? Par exemple celle du roi soumis à Allāh et celle — chez le même — du maître des coulées de fer, associé par une longue alliance aux fondeurs magiciens? Poser la question, c'est y répondre. Les pouvoirs africains ont connu, avant le VII^e siècle, après le XI^e et entre ces deux siècles, des contradictions, des tensions, des choix et des évolutions comme dans n'importe quelle autre région de la terre. Ce qui est probablement le plus frappant et le plus déconcertant pour les historiens aujourd'hui dans ce domaine, c'est l'extrême souplesse des adaptations idéologiques réductrices des contradictions et des conflits, du moins tant que n'interviennent pas les exigences du christianisme ou de l'islam.

La religion et les idéologies traitent de la substance culturelle. Les arts sont l'expression de cette substance. A ce niveau, on distingue entre deux ensembles de traditions différentes: celui de l'*oikouménè*¹³² et celui des arts de tradition régionale. Pour ces derniers, nous n'avons une connaissance directe que des vestiges visuels.

Le monde musulman subordonne l'art à la vie de la communauté islamique. Les monuments collectifs, même s'ils sont édifiés à partir de commandes du pouvoir, sont, en priorité, ceux où cette communauté se rassemble pour prier et vivre les actes de sa foi. La mosquée est au centre de l'architecture musulmane. Certes, il existe des styles, reconnaissables au premier coup d'œil, dus à l'ordre souverain, à la mode du moment, aux fonctions données à telle ou telle partie du monument; certes, chaque dynastie s'applique à donner sa marque à ses mosquées. Ni les Tulunides de Fustāt, ni les Aghlabides de Ḳayrawān, ni les Fatimides à Mahdiyya ou au Caire, ni les Almoravides au Maroc ou en Espagne, ni les Almohades,

131. Al-Bakrī, 1913, p. 174-175.

132. Voir chapitre 8 (note 94) ci-dessus.

n'échappent à la règle. Mais au-delà des différences de détail, la mosquée dit l'unité de l'*umma* musulmane.

Partout ailleurs peut se développer le luxe discret d'une aristocratie de gouvernement, de guerre ou de commerce. Cette classe n'est jamais ostentatoire, mais développe, en ces siècles, un goût de luxe que rendent évident les productions de tissus, d'ivoires et bois sculptés, de céramiques, de mosaïques ou de peintures murales parfois. Dans ce domaine comme dans celui de l'architecture, les emprunts passent, au gré des modes, d'un continent à l'autre. Et le goût du luxe est tellement évident que les « expatriés » qui s'installent au sud du Sahara pour y faire commerce en transportent avec eux les formes et les productions les plus belles¹³³.

Le monde musulman, avant la fin du XI^e siècle, connaît une production de grand luxe, de beaux objets qui se vendent fort bien : déjà, par exemple, à la fin du X^e siècle, on imite, à Fustât, les céladons chinois jusque-là importés à grands frais.

Plus repliés sur eux-mêmes, empruntant encore cependant aux formes du bassin méditerranéen, les arts de Nubie et d'Éthiopie ont été évoqués dans ce volume. La place prise par les peintures murales dans l'art chrétien contraste vivement avec la pratique musulmane. Le peu d'influences de l'un à l'autre — de l'art musulman vers l'art chrétien et *vice versa* — vaut la peine d'être souligné. Il prouve par la négative que les styles ne se propagent pas automatiquement mais suivent des lignes de force religieuses et politiques. Dans ce sens, l'art visuel est encore une expression de l'idéologie et de la vision du monde dominantes.

Pendant longtemps, on a cru et on a écrit qu'il ne restait rien des arts visuels de l'Afrique au sud du Sahara, puisque le bois, matériau préférentiel de l'expression artistique, ne résistait pas au temps ! De toute façon, s'ils avaient existé, ces arts n'auraient pu être que « tribaux », selon l'expression péjorative. L'itinéraire, à travers le monde, de la superbe exposition des *Trésors de l'Ancien Nigéria*¹³⁴ a remis les idées en place et conduit, parmi d'autres découvertes et manifestations récentes, à réouvrir ce dossier. Nok a séduit beaucoup, depuis des années¹³⁵ : cette céramique figurative, dont les productions, de styles si variés, s'étalent sur près d'un millénaire après le VII^e siècle avant l'ère chrétienne a, d'un seul coup, révélé la profondeur historique du passé artistique africain. Ensuite, on avait tendance à passer directement à la production d'Ife, au XII^e siècle, Ife étant la conséquence de Nok. L'erreur était de croire qu'il n'existait pas grand-chose pour la période comprise entre ces deux manifestations et que l'art de la céramique était limité au Nigéria. Aujourd'hui, il est devenu évident que Nok ne forme pas une unité close, que la céramique figurative se retrouvait aussi en-dehors de ses limites et que se développe pendant notre époque un art plastique que l'on retrouve

133. Récent travail remarquable d'un chercheur tunisien sur ce sujet : A. Louhichi, 1984.

134. E. Eyo et F. Willett, 1980, 1982.

135. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 24.

de Tegdaoust à Jenné au Nigéria¹³⁶, au sud du lac Tchad¹³⁷ et sans doute ailleurs, notamment aussi à Igbo-Ukwu. Les différences stylistiques sont grandes. Dans l'état actuel des recherches, on peut parler d'une tradition régionale du haut Niger qui s'exprime non seulement en céramique, mais en petits objets de métal et vers 1100, à Bandiagara, aussi en bois. Il est probable que beaucoup d'œuvres en bois furent sculptées à cette époque mais ont péri. La préservation des appuie-nuque en bois et de quelques statuettes de Bandiagara est due à des conditions exceptionnelles, mais qui peuvent se rencontrer ailleurs, de conservation.

Il existe, dans toute l'Afrique de l'Ouest, une expression figurative qui utilise la cuisson de l'argile pour conserver ses productions; cette production et ces techniques s'étendent sur des siècles et remontent fort loin avant le VII^e siècle. Il faut maintenant en coordonner et en rationaliser l'étude. Comment, au passage, ne pas signaler aussi la très belle qualité artistique des vases céramiques retrouvés à Sintiu-Bara, au Sénégal, datés du VI^e siècle et qui paraissent bien pouvoir être considérés comme des indicateurs culturels dans une aire géographique assez vaste¹³⁸? A quoi correspondait cette production artistique? Que représentait-elle comme besoin esthétique, comme projection idéologique? Qui en assurait la commande? Autant de questions sans réponses pour le moment.

En Afrique centrale, deux pièces sur bois, l'une un masque-heaume représentant un animal, l'autre, une tête sur pilier de la fin du I^{er} millénaire, ont survécu. Ils indiquent au moins que la pratique de la sculpture existait en Angola. Les peintures rupestres abondent en Angola, et même plus largement en Afrique centrale: elles ne sont malheureusement ni soigneusement relevées, ni étudiées, ni, *a fortiori*, datées¹³⁹. En Afrique orientale, quelques statuettes de bovins de cette époque proviennent du Nil Blanc et une statuette humaine de l'Ouganda. En Afrique australe, l'époque des masques de céramique du Transvaal se termine vers 800. Il existe peut-être un lien avec quelques objets recouverts d'or trouvés à Mapungubwe. Ces objets sont certainement précurseurs de la sculpture sur pierre qui se développera à Zimbabwe. Mais Mapungubwe n'est qu'un cas parmi d'autres dans la zone. Ailleurs aussi on trouve, à notre époque, des représentations de bovins en céramique, d'autres animaux domestiques et des représentations féminines dans les sites de tradition Leopard's Kopje. On les trouve également dans les sites plus anciens au Zimbabwe (Gokomere). En Zambie centrale (Kalomo), des figurines similaires de l'époque étudiée ici diffèrent fortement au point de vue stylistique de celles du Zimbabwe. N'oublions pas, enfin, que l'art rupestre si riche du Zimbabwe s'éteint au XI^e siècle, alors que des styles rupestres moins complexes se prolongent en Namibie et en Afrique méridionale, sans doute à l'initiative des San.

136. B. Gado, 1980. D'autres découvertes ont été faites plus récemment par le même chercheur.

137. G. Connah, 1981, p. 136 et suiv.

138. G. Thilmans et A. Ravisé, 1983, p. 48 et suiv. Voir également le chapitre 13 ci-dessus.

139. Sur les peintures rupestres, voir C. Ervedosa, 1980, avec bibliographie complète.

On en a dit assez pour démontrer qu'un art plastique existait partout au sud de l'*oikouménè*, mais qu'on n'en a encore retrouvé que des traces. L'extension des provinces stylistiques n'est pas encore claire. Et nous n'avons que de vagues idées au sujet du rôle joué par ces œuvres et de leur but. Même dans les cas où des objets ont été trouvés comme en Afrique australe, la recherche est restée en défaut. Un jour cependant, on peut prévoir qu'une partie des lacunes sera comblée et que l'on pourra reconstruire une histoire de l'art pour les arts de tradition régionale, comme on l'a fait pour l'art de l'*oikouménè*. Contrairement aux affirmations si souvent répétées, il n'est pas du tout certain que ces arts africains anciens soient dominés aussi fortement par des besoins et notions religieuses qu'ils le sont dans l'*oikouménè*, à moins évidemment d'appeler religion toute idéologie, tout système de valeurs.

Conclusion

Cinq siècles de stabilisation, d'enracinement des sociétés, de développement, au sens le plus plein de ce mot. Cinq siècles marqués à la fois par l'exploitation plus cohérente des divers environnements et l'apparition de l'Islam qui modifie, sur le long terme, les équilibres anciens. Cinq siècles de développement inégal, où certaines zones du continent sortent pleinement de l'ombre documentaire et permettent de restituer, à force de patience et d'invention méthodologique, les transformations techniques, sociales, culturelles et politiques en cours. Cinq siècles pendant lesquels aussi certaines régions demeurent encore très insuffisamment connues de nous, ce qui veut dire que nous avons insuffisamment travaillé. L'Afrique centrale est certainement, à ces moments-là, en période d'intense organisation socio-politique: on le pressent un peu partout, mais les preuves manquent encore trop souvent.

Quand on mesure le chemin parcouru par la recherche, tout spécialement pour ces cinq siècles, durant les vingt dernières années, chemin dont ce volume porte la marque, le reflet et les jalons, on ne peut considérer cette période que comme l'une de celles sur lesquelles devraient porter de très grands efforts, dans tous les domaines de la recherche, pour compléter la connaissance, si attractive mais si incomplète, que nous en avons acquise.

Un observateur vivant en 600 n'aurait pas, même dans les plus grandes lignes, pu prévoir ce que serait l'Afrique vers 1100. Mais un observateur vivant en 1100 aurait pu prédire les grandes lignes de ce que serait la situation humaine dans ce continent en 1500 et sur le plan culturel même jusque vers 1900. Et c'est bien là la signification de ces cinq siècles formateurs qui ont été présentés dans ce volume.